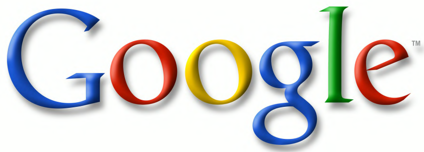
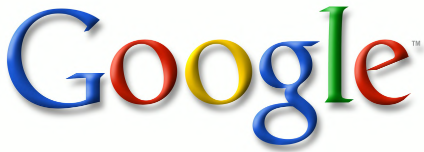









TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Dorat

1 - graveur d'Eisen

AMILKA,

OU

PIERRE-LE-GRAND,

TRAGÉDIE,

PRÉCÉDÉE D'UN DISCOURS,
Où se trouvent des Fragmens d'un CZAROWITS,
par le Chevalier de VATAN,

ET SUIVIE D'UN EXTRAIT DE LA TRAGÉDIE D'ALCESTE,

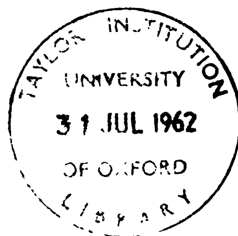
ET DU DISCOURS DU SCYTHE A ALÉXANDRE.



A PARIS,
De l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY, rue & vis-à-vis la Comédie Françoise, au Grand Monarque & aux Cigognes.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

JE donnai d'abord à cette Tragédie le titre ſous lequel je la fais reparoître. On m'éxagéra les dangers d'un Sujet auſſi épineux; les obſtacles que rencontreroit un ouvrage, où j'avois à peindre des faits récents, des perſonnages contemporains, un Légiſlateur célèbre, qui tient encore toute l'Europe ſuſpendue entre la haine & l'admiration. J'étois dans la première effervefcence de l'âge & de l'amour-propre ; je regardois comme un malheur réel ce qui pouvoit retarder la répréſentation de ma Piéce ; je crus tout, les difficultés m'effrayèrent &, quand je devois travailler à les vaincre, je ne ſongeai qu'à les prévenir. Telle eſt la marche d'une jeuneſſe inconſidérée, qui, preſque toujours, détruit ſes jouiſſances, en les accélérant. Je cherchai dans l'Hiſtoire Tartare un Prince qui eût quelques traits de reſſemblance avec Pierre-le-Grand. Je trouvai Timur

à qui j'appliquai, bien ou mal, les discours & les actions du Héros de la Russie. A Menzikoff, je substituai Zulica, sans m'appercevoir que c'est le nom d'une jolie Courtisanne du *Sopha* * ; & que, par cette raison, il ne convient pas, tout-à-fait, à la dignité dramatique. Ces précautions prises, je portai ma Tragédie au Tribunal des Comédiens, qui eurent la complaisance de l'écouter & de la recevoir. M. de *Crébillon* vivoit alors : j'allai soumettre à son jugement cette foible & première production. Soit qu'il y entrevît une lueur de talent, soit que ma jeunesse le prévînt en ma faveur, il l'examina avec intérêt, descendit jusqu'aux moindres détails de mon ouvrage, refit même quelques Scènes que j'ai encore écrites de sa main. Il m'initioit en quelque sorte aux mystères de son art ; & c'est, dans sa conversation, que j'appris à mépriser toutes ces froides Poëtiques, qui ne valent pas une seule des leçons animées que l'on puise dans l'entretien d'un grand homme. Je

* Roman ingénieux, plein de graces, de volupté, & sur-tout d'une profonde connoissance des femmes.

recueillois avec soin les étincelles précieuses, échappées de ce foyer brûlant d'où étoient partis *Electre*, *Atrée* & *Rhadamiste*. L'Auteur de ces chefs-d'œuvres me récitoit quelquefois des fragmens de son *Cromwel*. Alors ses yeux s'allumoient, son front sembloit rajeuni par l'enthousiasme, ses vers, comme des traits de feu, embrasoient mon imagination. A ces élans du génie se joignoit cette simplicité respectable qui nous réconcilie avec les talens qui nous éclipsent. C'étoit pour moi un objet de vénération, qu'un vieillard de quatre-vingt-deux ans, jouissant de sa gloire sans orgueil comme sans inquiétude, & qui, dans une carrière aussi orageuse que celle du Théâtre, avoit lassé ses ennemis par le silence & des succès. Je n'oublîrai jamais les bontés dont il me combloit sur ses derniers jours, & j'ai besoin de m'en souvenir, pour lui pardonner de m'avoir conseillé un genre de travail qui m'a mis deux fois aux prises avec le ridicule & la malignité.

ENCOURAGÉ par ses conseils, enorgueilli

de ſon ſuffrage, je m'abandonnai comme bien d'autres, à toutes les illuſions qui aſſiégent une jeune tête en pareille circonſtance. Qu'on eſt ſot, quand on a vingt ans, & qu'on a fait une Tragédie! J'entendois déja les applaudiſſemens retentir à mon oreille: je rêvois immortalité. Le jour fatal arrive. Une première repréſentation ramène tout au vrai; c'eſt un coup de baguette qui renverſe le Palais d'Armide. Mes chimères diſparurent : je vis diſtinctement que je n'étois pas, à beaucoup près, auſſi ſublime que je me l'étois imaginé. Ma diſgrace cependant n'étoit point ſans reméde : l'indulgence du Public, qui d'abord fut exceſſive, ne m'abandonna qu'aux derniers Actes, où il manqua de force pour m'applaudir, parce que je n'avois plus celle de l'intéreſſer. Je ſentis la juſtice de ce procédé, & , loin de m'élever contre mon Juge, je profitai de ſes bruyantes leçons. Je m'enfermai pendant quatre jours & changeai dans cet intervalle tout ce qui avoit déplu à ce même Public, qui reçut avec transport cette preuve de ma docilité. Ma Piéce eut tout le ſuccès que j'en pouvois eſpérer,

après lui avoir enlevé moi-même son plus vif intérêt, par le retranchement des véritables noms. En effet le nom seul de *Pierre-le-Grand* en impose ; il prépare les esprits à des idées nobles, à de fortes impressions. C'est un tableau vraîment digne de notre Scène que celui d'un Héros Législateur qui, à travers le choc des esprits, l'âpreté du climat, l'opposition même de la Nature, éléve sur des glaçons ensanglantés l'édifice des mœurs & des loix, change une Horde sauvage en Peuple policé, s'instruit par ses revers, se dévouë, pour atteindre son but, à tous les poignards de la trahison, & prouve à l'Univers surpris qu'un Roi peut être cruel, pour l'intérêt même de l'humanité. Il est certain que, si un Politique, par la grandeur de ses vues, fixe, en quelque sorte la mobilité du temps, devine les circonstances, calcule les obstacles, anticipe sur l'avenir, on doit lui pardonner quelques ressorts violens nécessaires à ses vastes opérations. Les hommes de génie méprisent certains préjugés qui, d'après eux, ne doivent arrêter que des esprits foibles, & vont toujours en avant, par

la ſeule impulſion de leur ſupériorité. Haïs de leurs contemporains, lapoſtérité les venge, les met à leur place, porte le jour ſur leurs bienfaits. Les moyens diſparoiſſent, les effets ſubſiſtent, & l'on ne ſe ſouvient plus ſi des flots de ſang ont engraiſſé le ſol d'où ſont ſorties de ſi belles moiſſons. Tel a été l'ouvrage du Czar Pierre. Une Tragédie ſans doute n'eſt point un champ aſſez étendu, pour développer un pareil caractère *, en ſonder la profondeur, en montrer toute l'énergie : mais, ne pouvant offrir le tableau dans ſon entier, j'ai tâché d'en ſaiſir le trait diſtinctif, la nuance la plus frappante, & le moment le plus intéreſſant.

PLUSIEURS Auteurs ont travaillé ſur ce Sujet. Il exiſte une Tragédie de *Pierre-le-Grand*, par un Italien, nommé *Scarcelli*. On a ſous les yeux, le *Menzikoff* de *Morand*, qui fut joué ſur le Théâtre *d'Arlequin* & de *Pantalon*,

* Je laiſſe ce ſoin à la plume éloquente de M. Thomas, dans ſon Poëme de la Czariade.

ſous

ſous le titre de *Phanazar*. On en a retenu ce vers :

Pour apprendre à regner, deſcendrois-tu du Trône ?

C'eſt *Menzikoff* qui parle à un Ennemi du Czar.

M. *de Fontanelle* vient, tout récemment encore, de publier un Drame dont *Pierre-le Grand* eſt le Héros. Cette Piéce n'eſt point ſans mérite. Avec quelques changemens, il eût été facile à l'Auteur d'en faire un bon ouvrage : elle manque d'action, de force, mais préſente des détails attachans, & des caractères ſagement deſſinés. J'ai actuellement entre les mains le *Czarowitz* du Chevalier *de Vatan*, connu par quelques Poëſies, & entr'autres par une belle Ode ſur *l'Eternité*.* Il entremêloit la culture des Lettres & les occupations militaires : il ne croyoit pas déroger en oſant penſer & ſentir ; & doit être compté parmi ces hommes aimables, qui ont ſçu être Philoſophes dans la carrière des honneurs, dans le choc des diſtractions & le tumulte des plaiſirs. On ſera peut-être bien-aiſe

* Cette Ode eſt imitée de M. Haller.

de lire quelques fragmens de cette Tragédie, où la partie politique m'a paru traitée avec succès. D'ailleurs, on aime à voir les différens jours sous lesquels plusieurs Écrivains ont envisagé le même Sujet. Ces études servent aux progrès du goût qui ne se perfectionne que par la comparaison du bien avec le mieux. Je me suis permis, dans les Scènes que je citerai, quelques retranchemens & de légères corrections, qui m'ont paru indispensables. L'Auteur n'ayant pas mis la dernière main à son ouvrage, j'ai dû respecter sa mémoire, & suppléer à ce qu'il auroit fait lui-même, s'il l'eût rendu public. Voici un précis de la Piéce.

Le Czar est absent. *Sophie*, sa sœur, profite de cette circonstance, pour conspirer : le motif de sa haine est la mort *de Gallitzin* son Amant. Elle a des intelligences avec le Dannemark, dont l'Envoyé est à la Cour de Russie. Elle a séduit tous les Corps de l'Etat, & n'attend que le moment d'éclater. On suppose qu'*Aléxis*, fils du Czar, a fait prisonnières en Livonie, deux Sœurs qui réparent par leurs

attraits & leurs vertus, l'obſcurité de leur naiſſance : l'une, qu'on nomme *Aléxine*, eſt, en ſecret, l'épouſe du Czar : l'autre eſt aimée d'*Aléxis*. *Sophie* ſe ſert de cet amour, pour corrompre la fidélité du jeune Prince, & l'aſſocier à ſes projets. Le Czar revient, déclare ſon mariage avec Aléxine. Il propoſe à ſon fils un hymen politique qui va joindre la Suéde à la Ruſſie. *Aléxis* s'en défend avec reſpect. Le Czar commande, & ſort. On arrête *Amélie* : le Prince force la priſon, & combat, pour délivrer ſon Amante. Le Czar ſe montre : tout rentre dans le devoir. Son fils paroît devant lui, bleſſé d'un trait que *Sophie* a fait empoiſonner. Elle avoue tous ſes crimes. Le Czar ordonne ſon ſupplice : elle ſe frappe ; le malheureux ; *Aléxis* meurt, dans les bras de ſon Père. Tel eſt, à peu-près, le fond de l'intrigue & de l'intérêt.



SCENE PREMIERE.

SOPHIE, *seule.*

INÉXORABLE Auteur de mon ressentiment,
Ombre errante & terrible, Ombre de mon Amant;
Dont le trépas m'accuse, & dont la voix m'implore,
Héros mort sans vengeance, attends... attends encore.
Et toi, lâche assassin d'un Amant mort pour moi,
Que le sang fit mon Frère, & le destin mon Roi,
L'Amour, mon ennemi..... l'Amour enfin l'emporte:
Tremble. . . . .

Fœdor Envoyé Danois, entre : elle développe, avec lui, tout le plan de son ambition. *Mais*, lui dit-il.

Dans ces hardis projets pourrez-vous persister?
Pardonnez, si mon maître ose encore en douter.
On risque tout, Madame, en servant des rebelles:
Ils promettent beaucoup; mais, deux fois infidelles,
Leurs foibles cœurs, au prix d'une autre trahison,
Souvent de la premiere achetent le pardon.

SOPHIE.

Gallitzin a péri : tu soupçonnes ma haine....
Je ne te dirai point, quels supplices affreux
Exerça contre nous un Monarque odieux:

L'Europe en a frémi, quand six mille victimes
Laverent dans leur sang & ma honte & mes crimes;
De tous mes amis morts quand les membres épars
Furent encor fumans offerts à mes regards :
Je demandai la vie, & nourris la pensée
De punir mon Tyran de me l'avoir laissée.
Depuis quinze ans, mes soins & ma fidélité,
Ses succès, son pouvoir, le temps & sa fierté
Ont de son cœur jaloux banni la défiance.....
Ce n'est qu'avec du sang qu'on éteint la vengeance.
Non, non; ce cœur qu'il croit gagner par des bienfaits,
A qui lui pardonna, ne pardonne jamais.
Le sang de mes amis, versé pour ma querelle,
L'ombre de mon Amant, & sa voix qui m'appelle;
Un Tyran à punir, un Trône à mériter,
Tout cela t'en répond: ose encore en douter.
Aucun frein ne m'arrête; à ce point outragée,
Je ne puis trop payer le bien d'être vengée;
Et mon *Séxe* est garant que je hais sans retour,
Quand j'en ai pour motifs mon orgueil & l'Amour.

L'ENVOYÉ.

Après le Czar, son fils vous reste à vaincre encore:
Loin de servir vos vœux, ce Prince les ignore.
Dans le crime avec vous il le faut engager.
S'il ne trahit le Czar, il pourra le venger.
Même, quand vous auriez immolé votre Frère,
On plaindroit Aléxis des malheurs de son Père;
Fort de ses droits, & plus encor de ses vertus,

Il gagneroit des cœurs qu'on ne corromproit plus.

. . . .

SOPHIE.

Je puis tout ſur ſon ame : il m'aime dès l'enfance ;
Il me croit ; & je veux qu'il ſerve ma vengeance.
Au ſein du Dannemark, il recevra ma loi,
Et, Sujet parmi vous, ne vaincra que pour moi.
Puiſque j'en ai beſoin, il commettra ce crime :
J'en cueillerai le fruit ; je l'en rendrai victime.
Il trahira ſon Père, & je le trahirai.
Il périra coupable ; & moi, je régnerai.

. . . .

J'ai ſéduit tous ces Grands ennemis de leur Roi,
Ennemis d'un pouvoir fondé ſur leur baſſeſſe,
Qui n'ont de leurs ayeux que l'antique rudeſſe ;
Féroces partiſans de leurs ſauvages mœurs,
Et de leur ignorance obſtinés défenſeurs ;
Et ce Corps inſolent, qui, ſous l'orgueilleux titre
De la Garde du Trône, en fut ſouvent l'arbitre.



SCENE V.

ALÉXIS, *SOPHIE*.

SOPHIE, dans cette Scène, apprend au Prince, qu'il eſt aimé d'*Amélie*. Elle accuſe *Aléxine* de tous les obſtacles qu'il rencontre dans ſon amour, & de la rigueur du Czar.

SOPHIE.

Je l'avoue à regret; mais croyez-en mon zéle:
Vous perdez Amélie, & le Trône avec elle.
Car enfin, vous cédez; mais, vous ne ſçavez pas
Quel abîme Aléxine a creuſé ſous vos pas.
Sachez qu'en condamnant des feux ſi légitimes,
La cruelle de loin vous prépare des crimes:
Le Czar l'aime, & peut-être elle a reçu ſa main:
Aujourd'hui votre Reine, elle vous perd demain.

ALÉXIS.

Non, j'eſtime Aléxine, & j'adore Amélie:
Je rejette ſur-tout l'affreuſe calomnie;
Ce cœur aime à l'excès, & n'a jamais haï:
Avant que je ſoupçonne, il faut qu'on m'ait trahi;
Et loin de murmurer d'un ordre trop ſévère,
J'accepte mon malheur, puiſqu'il plaît à mon Père.

. . . .

Pour ces Peuples naiſſans mon Père eſt un grand Roi,
Un Héros pour le monde, & c'eſt un Dieu pour moi.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALÉXINE, CASIMIR, *Régent de la Russie en l'absence du Roi.*

ALÉXINE.

Casimir, tu le sçais ; ma vertu, mon courage,
Et non de mes appas le frivole avantage,
Ont pu, malgré mon rang, m'élever jusqu'au Czar.
La noblesse & les traits sont les dons du hazard :
Notre sang n'est point vil, si la vertu l'épure.
. . . .
Je sçais que, quand les Czars choisissent leurs épouses,
Les familles des Grands de leur choix sont jalouses ;
Mais la noblesse ici n'est qu'un titre idéal :
Tout Sujet est esclave, & tout esclave, égal.
. . . .
Ton Maître jusqu'ici tient nos chaînes secrettes,
Pour amuser les vœux de ces fières Sujettes,
Dont les Parents, séduits par l'espoir de son choix,
D'un nouveau despotisme autorisent les loix,
Se trahissent entr'eux, &, pendant son absence,
N'osent troubler le cours d'une heureuse Régence.

CASIMIR.

Votre hymen est secret ; mais, on lit dans vos cœurs ;
Et je crains que les Grands, unissant leurs fureurs,

Ne

Ne songent à venger cette commune injure.
Du Prince mécontent on aigrit le murmure.
Le Czar, vous le savez, à l'exemple des Dieux,
De la nuit du cahos a fait sortir ces lieux;
Mais on se fait haïr des esprits qu'on éclaire:
Le Russe, en frémissant, apperçut la lumière.

. . . .

Le Peuple chérit plus ses vices que ses droits,
Ses erreurs que ses biens, & ses mœurs que ses loix.

ALÉXINE.

Non, va; crains moins l'effet d'un frivole murmure:
Le Russe ne ressent, ni ne venge une injure.
A la soumission ce Peuple accoutumé
Par des Tyrans sans mœurs, fut long-temps opprimé.
Que peut de plus, le Czar, pour ce Peuple sauvage?
De ses propres Etats il est le premier Sage.
Ce Héros conquérant, Prince & Législateur,
D'un Empire hérité semble le Fondateur.
Lui seul, il attira dans sa triste patrie,
Tous ces arts, effrayés de se voir en Russie.
Va, crois-m'en, Casimir, pour prix de tant de soins,
Ses dociles Sujets obéiront du moins.
Le cruel Despotisme a ce seul avantage,
Qu'un Roi se forme enfin un Peuple à son image,
Ne trouve point d'obstacle à ses vastes projets,
Et peut seul, d'après lui, réformer ses Sujets.

SCENE

SOPHIE, *seule.*

JE pourrai donc enfin égorger ma victime ;
Et, du moins une fois, voir réussir un crime !
Remord, disparaissez ; de deux grands Criminels,
L'un meurt sur l'échaffaut, & l'autre à des Autels :
Tout dépend du succès. . . . . .

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CZAR, ALÉXIS.

LE CZAR.

CHARLES errant, proscrit, & Monarque transfuge
Mandiant chez le Turc un dangereux réfuge,
Cherchant des Protecteurs tout prêts à l'écraser,
Tel qu'on ne peut le plaindre & bien moins l'excuser,
Sans troupes, sans amis, sans espoir, sans asyle,
Héros toujours rempli d'un courage inutile,
Charles s'abaisse enfin . . . . . .
. . . .
Il céde tout, pourvu que le nœud d'hyménée

Tienne enfin la Ruſſie à la Suéde enchaînée.

. . . .

Cette Princeſſe, à qui ce projet nous allie;
Nous apporte Stettin & la Poméranie,
Ces importans Etats qu'à l'Empire autrefois
Arracha dans Munſter l'impérieux Suédois;
Il triomphoit alors, quand l'Autriche, en eſclave,
Trembloit au ſouvenir des armes de Guſtave;
Mais, les temps ſont changés: notre tour eſt venu.
Au comble des grandeurs je me vois parvenu.
Maître de ces états, Souverain de l'Empire,
Vous devinez déjà le ſuccès où j'aſpire.
Oui, d'un noble projet j'affronte les hazards;
Et je prétends, mon fils, au trône des Céſars.
La Ducheſſe bientôt par Goerts amenée
Vient conclure en ma Cour ce brillant hymenée.
. . . . Devenez ſon époux;
Je ne devrai la paix & l'Empire qu'à vous.

Aléxis oppoſe quelques réfléxions à ces deſſeins ambitieux. *Le Czar* lui répond:

J'ai tout prévu, mon fils, & ne peux m'égarer.
A mes vœux, dès longtemps, tout ſemble conſpirer.
Cette fière maiſon, dont l'énorme puiſſance
Du midi juſqu'au nord portoit ſon eſpérance,
Qui jamais n'a ſuivi que ſes vrais intérêts,
Vaſte dans ſes deſirs, & ſage en ſes progrès,

Panche vers sa ruine . . . . :

. . . .

Elle éteinte, il est peu de Princes dans l'Empire,
Dont la foible grandeur à ce haut rang aspire.
Brunswik est trop puissant; il n'unira jamais
Le globe Impérial au sceptre des Anglais.

. . . .

Auguste sur le trône encor mal affermi
Auguste me doit tout; & craint son ennemi :
Longtemps le Darius de cet autre Aléxandre,
Contre Charles enfin il songe à se défendre.
La Prusse vient de naître, & pourra s'augmenter;
Elle sera, pour vous, mon fils, à redouter :
Mais, quel que soit l'éclat de sa première Aurore,
Cet Astre, croyez-moi, n'est point à craindre encore.
Entre Bavière & moi le sort peut balancer :
Nous verrons qui des deux sçaura mieux le fixer.

ALÉXIS.

Eh ! Seigneur, songez-y, tout le corps Germanique,
Nécessaire ennemi du pouvoir despotique,
Verra-t-il sans effroi ?

LE CZAR.

Vains obstacles, mon fils !
J'ai sçu, dans le secret, préparer les esprits.
De votre hymen, mon fils, j'ai pesé l'avantage;
Le bien le plus léger devient grand par l'usage.
Mazarin, qui connut cet important moyen,
N'eut jamais qu'un espoir moins prochain que le mien;

Et des Lis cependant une tige fleurie
Semble avoir, pour toujours, germé dans l'Ibérie.
Ainsi bientôt, mon fils, graces à ce lien,
Vous me verrez unir un autre Empire au mien;
Du Rhin au Tanaïs étendre ma puissance,
Serrer, de toutes parts, l'orgueilleuse Bizance;
Faire trembler l'Europe; & l'Aigle des Césars
Va se charger enfin de la foudre des Czars.

ALÉXIS.

Eh! n'est-ce pas assez, Signeur, pour votre gloire,
Que d'avoir si longtemps enchaîné la victoire?
Guerrier, Législateur....

LE CZAR.

Non, ce n'est pas assez:
Il faut cueillir le fruit de nos succès passés.
Eh! l'Europe oubliant nos affreuses Provinces,
Me compte encore à peine au nombre de ses Princes!
Par l'Empire & les mers je suis séparé d'eux;
Rapprochons, tout d'un coup, cet intervalle affreux;
Et par un noble effort franchissons les limites,
Qu'à ces bords inconnus la Nature a prescrites.
De ces climats glacés on vit toujours sortir
Ces Peuples conquérans, nés pour tout asservir,
Placés par la Nature en ce Pays sauvage,
Et vers de plus heureux guidés par leur courage;
De l'Univers entier braves Usurpateurs,
Les plus grands des humains, s'ils avoient eu des mœurs.
Nos Peuples sont changés; mais leur âme aggrandie

Conserve encor le feu de ce premier génie ;
Ranimé par mes soins, il va prendre l'essor :
Soumettre le Midi, c'est le destin du Nord.

ALÉXIS.

De cet Etat, Seigneur, la fortune commence ;
Et la Russie encore est presqu'en son enfance.

LE CZAR.

Eh ! l'enfance, mon fils, est le temps des progrès :
C'est aux premiers efforts que j'ai dû mes succès.
Je fixe tous les yeux ; on me craint, on m'admire :
L'Europe s'attend presque aux grandeurs où j'aspire.
Si je n'achéve pas ce que j'ai commencé,
De ce Peuple après moi, le temps sera passé :
Nul ne fera de lui ce que j'en pourrai faire.
Le Russe, enorgueilli du rayon qui l'éclaire,
Aux plus vastes desseins peut marcher sur mes pas ;
Mais, après moi, mon fils, ne vous y suivroit pas.
Si ma fin trop prochaine, ou d'affreuses disgraces
De son premier état lui laissent quelques traces ;
Oui, Prince, c'en est fait, je le vois succomber ;
Et, s'il n'en est bien loin, il y va retomber.

. . . .

Pendant une heure encor, songez à ma demande :
Père, je vous en presse, & Roi, je vous commande,
Pour ne plus voir, après, qu'un fils qui m'a trahi,
Ou le premier Sujet, qui m'ait désobéi.

Cette Scène m'a paru bien pensée, écrite

ſimplement, pleine d'une ſorte de nobleſſe. L'ame du Czar s'y déploie par degrés. On y entrevoit le germe de tous les grands deſſeins qui l'occupoient. Le ſyſtême de ſa politique y eſt tracé avec intelligence; & j'ai imaginé que le Public me ſçauroit gré de lui avoir fait connoître en partie un ouvrage digne de ſon attention. Voici quelques morceaux qui donneront une idée du dénoûment. Le Czar revient du combat: la révolte eſt calmée; *Aléxis* vaincu; l'Impératrice demande grace pour ce Prince.

ALÉXINE.

Il eſt vrai que l'Amour égara ſa valeur;
Mais, Seigneur, vous l'aimez; vous connoiſſez ſon ame.
Toujours votre tendreſſe...

LE CZAR.

Oui, je l'aimai, Madame.
Oui; ce cœur ulcéré, qui le hait aujourd'hui,
Ce cœur n'a pu jamais aimer que vous & lui;
Et tel eſt le pouvoir qu'a ſur moi l'infidelle,
Je regrette mon fils, en perdant le rebelle.
Je vois s'enſevelir avec lui des projets
Dont il auroit pu ſeul aſſurer le ſuccès;
L'héritier de mon nom, l'eſpoir de ma couronne!

Ah ! son plus grand forfait est sa mort que j'ordonne ;
Mais au devoir d'un Roi je l'immole aujourd'hui ;
Et l'honneur de regner m'est bien plus cher que lui.

. . . .

ALÉXINE, AMÉLIE,
AMÉLIE.

Ah ! ma sœur, qu'as-tu dit ? justes Dieux ! J'en frissonne.
O terreur ! ô regrets ! quelle horreur m'environne ?
Je lui pourrois coûter la vie & la vertu !
Quoi ! son Père oseroit ! ... ah ! ma sœur, le crois-tu ?
Le Czar t'aime, il t'écoute ; il n'est point infléxible ;
Ou, du moins, pour un fils il fut toujours sensible :
De son trône, ma sœur, c'est l'espoir & l'appui.
L'intérêt de l'Etat ne peut-il rien sur lui ?

. . . .

Va, cours, vole, ma sœur ; il en est encor temps :
Hâte-toi de saisir ces précieux instans.
Rends un Prince à l'Etat, rends un Fils à son Père,
A ta sœur, un Amant, un Héros à la Terre.

. . . .

SCENE III.

AMÉLIE, ALÉXIS, *mourant.*
ALÉXIS.

QU'AI-JE fait ? ma vertu, ma fortune, la vie,
L'espoir de posséder la sensible Amélie,

Et c'est plus que le jour, le trône & la vertu,
Voilà dans un moment tout ce que j'ai perdu.

. . . .

AMÉLIE.

Non; tu n'as rien perdu ; renais pour Amélie :
Ton père t'aime encor; le soin de sa grandeur
A l'amour paternel s'unira dans son cœur.
Ma sœur va le fléchir.

SCENE

LE CZAR, ALÉXINE, AMÉLIE, ALÉXIS,

LE CZAR.

Eh ! bien, vous le voulez ; je le verrai, Madame;
Il peut se présenter.

ALÉXINE.

Calmez votre courroux.

LE CZAR.

Ciel... que vois-je ?... Aléxis !

ALÉXIS.

Ah ! mon Pere, c'est vous.

LE CZAR.

Va, tu n'es plus mon fils.

ALÉXIS.

Non, je n'ai plus de Père...
Hélas! il est trop vrai; toute votre colère
Est pour mon attentat un foible châtiment:
J'ai mérité la mort, un échaffaud m'attend;
Je le sçais; & ce Fils, que le remord accable,
Est lui-même étonné de se voir si coupable:
Mais, né pour vous aimer, & longtemps vertueux,
Criminel un instant, je mourrai vertueux.

Aléxine & Amélie confondent leurs pleurs & leurs prières auprès du Czar, qui s'attendrit & pardonne.

ALÉXIS

Je me sens affoiblir.
(*au Czar.*)
Soyez vengé, Seigneur, votre Fils va mourir.

LE CZAR.

Ciel! que dis-tu?

ALÉXIS.

Frappé d'une atteinte cruelle...
Mais enfin de ce cœur la bonté paternelle...

ALÉXINE.

Il pâlit!

AMÉLIE.

C'en est fait.

LE CZAR.

Quel soldat inhumain? ...
D'où peut partir ce coup, mon cher fils?....

SOPHIE, (*qui paroît.*)

De ma main.

LE CZAR.

Qu'on l'arrête.

SOPHIE.

Ce coup t'enléve ta victime;
Et j'emporte, en mourant, tout l'honneur d'un grand crime.

. . . .

(On emméne *Sophie* & *Aléxis.*)

. . . .

LE CZAR, *à Aléxine.*

Ah! Madame, surtout de cette affreuse histoire
Tâchons d'ensevelir la funeste mémoire.
Vous regnerez un jour; le trône vous est dû:
Tenez-moi lieu de tout, puisque j'ai tout perdu.

. . . .

On jugera, par cette esquisse, de ce qu'auroit pû devenir la Tragédie du Chevalier *de Vatan*, s'il avoit eu le temps de laisser murir ses idées. & de leur donner cette laborieuse précision, sans laquelle les pensées les plus

fortes perdent leur nerf & leur beauté. Son ſtyle eſt trop facile, trop diffus, trop ſemé de Madrigaux : ſon Drame à trois mille vers; c'eſt plus qu'il n'en faudroit pour trois de nos Tragédies modernes.

Je ne ſuis point ſurpris, que différentes plumes ſe ſoient exercées ſur le Sujet de *Pier e - le - Grand* : il préſente un local neuf, des mœurs ſingulières, des contraſtes frappans; il prouve, ſur-tout, juſqu'où peut aller l'influence d'un ſeul homme ſur des millions d'autres : cette vérité n'a jamais été plus ſenſible que dans le Czar *Pierre;* mais je ne conçois pas pourquoi tous ceux qui ont tâché de le mettre au Théâtre, ont préféré, dans ſa vie, le moment où il ſacrifie ſon Fils à ſes vues, à ſa politique, à cette crainte rafinée de ne laiſſer, après lui, qu'un deſtructeur de ſes travaux. Ce ſacrifice peut être beau dans l'Hiſtoire, mais non pas ſur la Scène. Il emporte avec lui quelque choſe d'odieux qu'on ne peut guères juſtifier. L'héroïſme ceſſe d'être ntéreſſant, quand il outrage la nature. On ne

croit plus à tous ces efforts de l'atrocité Romaine appellés vertus par les Hiſtoriens. Pour que le Czar paroiſſe ſous ſes véritables traits, il faudroit peut-être, écartant les nuances de Père, d'Amant & d'Époux, ne montrer en lui que le Politique & le Légiſlateur : d'un côté, le Génie qui tient le flambeau ; de l'autre, la Férocité qui rugit, en voyant le jour ; un Monarque Philoſophe qui veut donner un Peuple au Monde ; un Peuple ignorant, qui regrette ſes huttes & ſon ignorance ; le Créateur de la Nation nouvelle, traverſé & combattu par un défenſeur de l'ancienne conſtitution ; tel devroit être, je crois, tout le deſſein d'une Tragédie de *Pierre-le-Grand.* De ce premier trait ſortiroient des beautés ſans nombre, s'il étoit ſçavamment développé. C'eſt ainſi qu'un bloc informe, ſous le cizeau d'un Sculpteur habile, devient un Héros ou un Dieu.

A peine ai-je ébauché cette idée dans l'ouvrage que l'on va lire ; c'eſt la production d'un âge, où l'eſprit n'a qu'une ſéve in-

fructueuse & un feu sans chaleur. Tout ce que j'ai pu y ajouter ne sera pas disparoître, sans doute, la teinte primitive, & cette impression de foiblesse, toujours sensible pour les connoisseurs ; mais, j'aurai mis sur la voie un Peintre plus hardi : cette Tragédie, bien faite, est sûrement un tableau qui manque à notre Théâtre.

AU reste, je me persuade, de plus en plus, que, riche de son propre fond, il ne doit point de nos jours, prétendre à multiplier ses chef-d'œuvres. La perfection, dans les Arts, est le signal de leur décadence : les combinaisons s'épuisent : on est refroidi par la crainte de n'être qu'imitateur : il se fait une révolte secrette de l'amour-propre contre la nécessité de reconnoître des modéles : le découragement naît de l'orgueil même ; & l'on cesse de poursuivre avec tant d'ardeur ce qu'il n'est plus aussi glorieux d'obtenir. Toutes ces causes, imperceptibles d'abord, se font sentir à la fin ; & c'est où nous en sommes. Notre siécle est fait pour jouir, non pour créer. Retournons aux

temps qui nous ont précédés. Presque tous nos grands Tragiques ont paru dans des circonstances particulieres qui favorisoient leur génie, & donnoient, en quelque sorte, à leurs productions la couleur de l'esprit général. Lorsque Corneille s'éleva, la France respiroit à peine des longs troubles qui l'avoient déchirée : tout fermentoit encore : les factions étoient calmées ; les passions ne l'étoient pas. Je ne sçais quel Héroïsme républicain s'étoit emparé de tous les cœurs ; & le seul fruit des discordes civiles fut de donner à la Nation un degré de vigueur, que peut-être elle n'auroit point eu sans elles. L'honneur alors n'étoit point un ressort usé ; ni la Patrie un vain nom qu'on prononçât par habitude. On venoit de voir de grandes intrigues conduites par de grands hommes ; des crimes hardis, des projets vastes ; Corneille étoit sûr d'intéresser, en mettant sur la Scène des caractères, & des événemens, rapprochés de ceux dont on se souvenoit encore. Il lui falloit un siécle d'énergie, & sympathique, pour ainsi dire, avec la force de son imagination. C'est ainsi que

l'Aigle se joue au milieu des éclairs & des tempêtes.

RACINE, quoique son Contemporain, trouva une révolution sensible dans les mœurs & dans les idées ; un Trône affermi, le frémissement des orages publics s'éloignant de jour en jour, le magnifique appareil des fêtes & des plaisirs ; voilà ce qui le frappa, & dut donner à son talent cette empreinte de douceur qui le caractérise. L'amour étoit devenu l'unique occupation d'une Cour brillante & polie. Toutes les séductions naissoient en foule autour d'un Monarque jeune, qui, lui-même cherchant à plaire, en imposoit aux autres l'agréable nécessité. Le commerce de la galanterie, si décrié de nos jours, conservoit alors quelque chose d'auguste & de majestueux. Des femmes charmantes étoient les Juges qu'il falloit captiver ; on ne pouvoit y réussir que par l'image de leur passion favorite, & la peinture délicate de leurs propres sentimens. Racine avoit trop de



de goût, pour que cette réfléxion lui échappât. C'eſt ſûrement à elle que nous devons cette ſenſibilité douce, répandue dans ſes Tragédies, la tendreſſe un peu monotone de ſes Héros, ſur-tout cette molle harmonie, & cette lyre enchantereſſe qui réſonne à l'oreille de ceux qui liſent Andromaque, Phédre, & Bérénice.

Je ne vois, parmi nous, que M. *de Crébillon* qui fut Tragique né, & dont le génie ait été indépendant des temps & des lieux. Dans un cloître, dans un déſert, il auroit fait des Tragédies, par le ſeul beſoin de répandre au dehors le feu ſombre dont il étoit dévoré.

M. *de Voltaire*, qui, depuis, a donné le ton à ſon ſiécle, ſçut, ainſi que *Corneille* & *Racine*, profiter avec habileté du goût qu'il trouva dominant. Dès le premier pas dans la carrière, il fixa les yeux ſur quelques hommes, qui avoient imprimé aux eſprits une ſorte de mouvement philoſophique, analogue à ſa manière de voir & de penſer. Il s'apperçut

que la sphère des connoissances s'étendoit ; qu'on attaquoit avec hardiesse les erreurs les plus consacrées ; qu'on commençoit à plaider la cause des hommes contre les Tyrans, & à prononcer les mots de *vertu*, de *justice*, & d'*égalité*. Ce premier coup d'œil lui indiqua un genre nouveau, le plus pathétique qu'on pût jamais introduire sur la Scène. La Philosophie s'y montra avec toute la pompe de l'éloquence & la chaleur du sentiment. Les larmes coulerent sur les maux de l'humanité. Tous les cœurs volérent au-devant de ces maximes bienfaisantes, qui affermiroient le bonheur du monde, si elles étoient suivies par ceux qui le gouvernent. Les Rois apprirent leur devoir ; & les Peuples tressaillirent de joie, surpris de trouver un défenseur.

VOILA, sur-tout, ce qui assure à M. *de Voltaire* le titre de Créateur, qu'on veut en vain lui disputer ; mais plus il approche de la perfection, plus il a fouillé la mine ; moins elle sera féconde pour ceux qui viendront après lui. Ils ne peuvent prétendre, je le

répéte, qu'à la gloire ſubalterne de ſe traîner ſur les pas des autres, & de ſe mettre a l'ombre de leurs lauriers. D'ailleurs, l'émulation a ſa ſource dans l'eſtime publique; &, de nos jours, on n'eſtime rien. Les lettres ne ſont plus qu'une affaire de coterie & de ſociété: l'une déchire l'autre; on ſe hait, ſans ſe connoître; on ſe nuit, ſans ſe haïr; on obtient par le manége des triomphes plus brillans que Corneille n'en arrachoit par l'effort de ſon génie: le ridicule pourſuit les talens qui échouent; la malignité empoiſonne les ſuccès. Les hommes ſenſibles qui ſe dévouent aux plaiſirs ou à l'inſtruction de leur Pays cherchent volontiers, dans l'affection tendre de leurs contemporains, le prix le plus conſolant de leurs travaux; or cette affection eſt éteinte; l'indifférence la remplace. Le moyen de prendre ſon vol ſous un Ciel chargé de brouillards ſi épais! & comment eſpéreroit-on que le ſublime germât dans des cœurs flétris & découragés?

Je me ſuis ſans m'en appercevoir, laiſſé entraîner à ces affligeantes réfléxions; & je

voudrois de tout mon cœur qu'elles ne fussent pas justifiées.

QUOIQU'IL en soit, le Théâtre est encore la carrière la plus noble, la plus brillante, la moins abandonnée. Plusieurs jeunes gens estimables y ont vu leurs essais accueillis ; mais, s'il m'est permis de leur donner un conseil, je les invite, au lieu de tenter des innovations incertaines, à se rapprocher, avec courage, de l'antique simplicité. Encore un coup, ce n'est point, par des tableaux, des groupes combinés & des effets pittoresques, qu'on va jusqu'au fond des ames, remuer le germe des passions, ouvrir la source des larmes, porter le trouble du sentiment. Cette foible ressource réveille, pendant quelque temps, le goût émoussé de la multiude, mais n'obtient pas le suffrage de la Raison. Les véritables coups de Théâtre partent du cœur, non de la tête. Le développement des caractères, la gradation de l'intérêt, le langage simple de la Nature, un Dialogue plein & soutenu, la pitié, la terreur amenées au comble par des

nuances insensibles ; voilà les grands, lès seuls ressorts de la Tragédie ; voilà les poignards qui nous déchirent, & les beautés qui nous transportent. Tout homme qui écrit, s'il est bien pénétré de son sujet, ne se rejette pas sur les accessoires ; rien n'annonce le défaut de chaleur, comme la recherche des ornemens. Ce seul mot, *qu'il mourût*, dans les *Horaces*, fait une impression plus vive, plus profonde que ne fera jamais tout l'appareil fastueux de la Tragédie moderne. Quand le goût du Public s'égare, il faut avoir la force de le contrarier, dût-on en être la victime. Cela vaut mieux que de céder à des caprices passagers, qui dégradent l'Art, & corrompent la source de nos plaisirs. Je ne fais de reproche à personne ; je n'en ai point le droit : je répéte une vérité pour ceux qui auront le courage de l'entendre, & le talent d'en profiter.

UNE autre partie bien essentielle, selon moi, & trop négligée de nos jours, est le style, dont il semble qu'on ne daigne pas s'occuper. Une Tragédie est faite pour être représentée ; à

quoi bon l'écrire ? voilà comme on raiſonne. On ne ſonge pas aſſez que tel Drame médiocre ſe ſoutient & vit par le charme de la diction ; tandis que de très-beaux plans reſtent dans l'oubli, parce qu'ils ſont privés de cet avantage. Mais peut être ne ſeroit-il pas inutile de fixer quel eſt le vrai ſtyle tragique, & juſqu'où la Poëſie a le droit de l'embellir. J'entends dire, tous les jours : cette Tragédie manque de coloris. Qu'eſt-ce qu'on entend par ce coloris ? Eſt-ce l'éclat de la verſification, le faſte des images, une ſorte d'enflure qu'on prend pour de la grandeur ? En ce cas, ce n'eſt qu'un défaut que l'on regrette. La perfection du ſtyle tragique conſiſte, je crois, dans un choix de mots faciles & naturels, une élégance ſans recherche, une majeſtueuſe ſimplicité. J'ai toujours vû, qu'une Piéce de Théâtre, où le Public compte les vers à prétention, finit par ennuyer. Dès que la Toile eſt levée, on veut oublier le Poëte, & ne voir que le Perſonnage. Or, tout Perſonnage, de quelque paſſion qu'il ſoit agité, dans quelque circonſtance qu'on

le place, doit parler ſans apprêt, ſans emphaſe, ſans ce fatras poëtique, qui détruit l'illuſion & glace l'intérêt. *Racine* eſt, à juſte titre, regardé comme le modéle du ſtyle que je demande dans la Tragédie ; mais il n'eſt pas encore exempt, ſi j'oſe le dire, d'une certaine affectation à laquelle j'ai plus d'une fois attribué quelques momens de froideur, dans ſes plus beaux ouvrages. J'en citerai des exemples, plutôt pour conſulter les gens de l'art, que pour autoriſer mon propre ſentiment.

Les ombres, par trois fois, ont *obſcurci* les Cieux,
Depuis que le ſommeil *n'eſt entré dans vos yeux* ;
Et le jour a, trois fois, chaſſé *la nuit obſcure*,
Depuis que votre corps languit ſans nourriture.

Les trois premiers vers dans la bouche d'*Œnone*, me paroiſſent déplacés. ç'eſt un détail, me dira-t-on, qu'il falloit ennoblir : à la bonne heure ; mais falloit-il, que ce fût aux dépens de la nature ? *Phédre* eſt mourante ; & ſa nourrice prend mal ſon temps, pour lui parler en images.

Réparez promptement votre force abattue ;

Tandis que de vos jours prêts à se consumer,
Le flambeau dure encore, & peut se rallumer.

Ce dernier vers est trop brillant, il ne convient pas davantage dans la bouche d'*Oenone*.

Ismène, Confidente d'*Aricie*, lui dit, en parlant de Thésée :

Il a vû le Cocyte & les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales Ombres ;
Mais il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

Ismène ne débite assurément ces quatre beaux vers, que pour faire briller *Racine*. J'ai perdu, dit *Aricie* :

J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
Six frères, quel espoir d'une illustre Maison !
Le fer moissonna tout ; *& la Terre humectée*
But à regret le sang des Neveux d'Erectée.

Le fer moissonna tout ne suffisoit-il pas ? Dans le reste, on voit le Poëte qui arrange ses expressions, non une sœur qui regrette ses frères. La déclaration d'*Hippolite* est un Morceau charmant ; mais peut-être est-il trop soigné

ſoigné. C'eſt un Chaſſeur, qui parle d'amour pour la première fois; il doit mettre dans cet aveu plus de ſentiment que de galanterie.

Contre vous, contre moi vainement je m'éprouve.
Préſente, je vous *fuis*, *abſente*, je vous *trouve*.
. . . .
Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant *je me cherche*, *& ne me trouve plus*.
. . . .
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange *Captif*, pour un ſi beau *lien!*

Voilà des antithèſes, des Madrigaux, de l'eſprit: où eſt la vérité? Tout le monde convient de la froideur du magnifique récit de *Théramène;* & je ne conçois pas comment le goût de *Racine* a pu ſe pardonner une beauté auſſi ambitieuſe & auſſi contraire à la ſituation.

Ces légères Remarques, qui n'effleurent aſſurément pas le mérite de l'Auteur d'Athalie, prouvent ſeulement combien on doit être en garde contre un défaut, dont ce grand homme n'a pu lui-même ſe défendre. Un ſtyle bien ſimple, bien vrai, bien abandonné, ſi l'on peut le dire, c'eſt celui de M. *de Voltaire*, lorſqu'il ne

ſe laiſſe point ſéduire à ſa brillante imagination. *Zaïre*, par exemple, eſt un chef-d'œuvre, pour la partie du ſtyle, comparable & peut-être ſupérieur à *Bérénice*. Je ne connois rien de ſi naturellement écrit que le rôle d'*Orosmane*; c'eſt par-tout le cri de l'âme, l'oubli de ſoi-même, le déſordre de la jalouſie, l'ivreſſe de l'amour. Cependant, l'on remarque dans cet ouvrage même, quelques débauches de l'eſprit, que le cœur déſavoue. Je ne releverai point la première entrée *d'Orosmane*. C'eſt une vieille critique qu'un trait de plume feroit diſparoître. Je ne m'arrêterai que ſur un vers du cinquième Acte. *Tout dort*, dit Coraſmin,

Tout dort, tout eſt tranquille & l'ombre de la nuit...

Orosmane répond :

Hélas! le crime veille, *& ſon horreur me ſuit.*

Eſt-ce bien là, ce que doit dire *Orosmane*, dans la ſituation où il ſe trouve? Ce vers n'eſt-il pas un peu trop vague, ou plutôt, ne ſuppoſe-t-il point une combinaiſon d'idées,

contraire au tumulte de la paſſion! Au reſte, je n'affirme rien ; c'eſt un doute que j'avance, & le doute n'eſt point une erreur.

On a reproché à M. *de Crébillon*, d'avoir un ſtyle dur, incorrect, barbare : je ne ſçai trop ſi ce reproche eſt fondé. Mais au moins, s'il néglige les graces, bleſſe-t-il rarement la vérité : il plaît par une ſorte d'énergie inculte ; qui échauffe, qui entraîne, & force l'admiration. Voilà un morceau d'*Electre* que j'oſe citer comme un modèle de cette ſimplicité dont il s'agit. Clitemneſtre dit à ſa Fille.

Egiſthe eſt las de voir ſon Eſclave, en ces lieux,
Exciter par ſes pleurs les hommes & les Dieux.

Electre répond.

Contre un Tyran ſi fier, juſte Ciel! quelles armes!
Qui brave les remords, peut-il craindre mes larmes?
Ah! Madame, eſt-ce à vous d'irriter mes ennuis?
Moi ſon Eſclave! hélas! d'où vient que je le ſuis?
Moi, l'Eſclave d'Egiſthe ; ah! Fille infortunée!
Qui m'a fait ſon Eſclave, & de qui ſuis-je née?
Etoit-ce donc à vous de me le reprocher?

Ma Mère, si ce nom peut encor vous toucher,
S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée,
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée.
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau ;
Mais ne m'unissez pas au Fils de mon Bourreau;
Au Fils de l'inhumain qui me priva d'un Père;
Qui le poursuit sur moi, sur mon malheureux Frère.
Et de ma main encore il ose disposer!
Cet Hymen sans horreur se peut-il proposer?
Vous m'aimâtes; pourquoi ne vous suis-je plus chère?
Ah! je ne vous hais point, &, malgré ma misère,
Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,
Ce n'est que du Tyran dont je me plains aux Dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon Père,
Faites-moi souvenir que vous êtes ma Mère.

Je n'entends, je ne lis point ces vers, sans qu'ils m'arrachent des larmes; je doute qu'ils soient fort élégans; mais je sçais qu'ils sont ce qu'ils doivent être, puisqu'ils m'attendrissent.

J'ai jetté au hazard quelques idées qui, mieux approfondies, pourroient devenir le sujet d'une dissertation intéressante. Je laisse ce soin à des mains plus habiles.

Je me ſuis déjà trop écarté : j'imagine cependant, que ces ſortes de diſcuſſions purement littéraires ne doivent offenſer perſonne. En matière de goût, on hazarde ſes opinions : moi, je propoſe mes rêves ; heureux ! ſi l'on me déſabuſe, & s'ils me valent quelques vérités ! au reſte, ceux à qui j'aurois déplû, ont une arme toute prête ; voici ma Pièce & leur vengeance.



PERSONNAGES.

PIERRE, Empereur de Ruſſie.

MENZIKOff, ſon Favori.

AMILKA, Prince du Sang.

AMÉTIS, Fille d'Amilka.

HOLSTEIN, Capitaine des Gardes de l'Empereur.

AZOff, Confident d'Amilka.

GARDES.

La Scène eſt à S. Péterſbourg, dans le Palais du Czar.



Ch. Eisen inv. *De Longueil Sculp.*

PIERRE-LE-GRAND,
TRAGÈDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

AMILKA, AZOFF.

AMILKA.

VIENS, cher Azoff, suis-moi: la nuit d'un voile épais,
Enveloppe ces lieux, & couvre mes projets.
As-tu vû les Strélits! leur cœur m'est-il fidéle?
Ne me déguise rien.

AZOFF.

Oui, compte sur leur zèle:
A tes superbes vœux tout semble concourir;
Et ces Mortels si fiers brûlent de te servir.
Je sçais quel est ce Corps, & quel esprit l'anime;
Se débattant toujours sous la main qui l'opprime,
Il est encore à craindre, &, prêt à se venger,
Ne demande qu'un Chef qui l'ose encourager.
Mais quand mon amitié seconde ta prudence,
Quel motif avec moi te condamne au silence?

AMILKA.

De mes desseins, ami, connois la profondeur:
Connois-moi tout entier, & descends dans mon cœur.
J'ai pleuré trop longtemps les maux de ma patrie:
Des cruautés du Czar délivrons la Russie.
Il dédaigne un Mortel qu'il devoit accabler;
Il m'a laissé le jour: c'est à lui de trembler.
Si ses cœurs sont à moi, ma vengeance est certaine.
Peut-être, ignores-tu la source de ma haine?
L'ordre du Czar alors t'exiloit loin d'ici;
Et de tout, en ce jour, tu dois être éclairci.
A peine régnoit-il, qu'il voulut nous détruire:
Le Sang versé par flots inonda cet Empire.
Ces vices déguisés, tous ces Arts odieux,
Nés de l'oisiveté sous de paisibles Cieux,
Transplantés à sa voix, vinrent, sous des ruines,
Germer dans nos glaçons, y jetter leurs racines:
On le vit applaudir à leurs progrès nouveaux,
Et de ses propres mains cultiver leurs rameaux.
C'étoit peu: dépouillant la majesté suprême,
De climats en climats, il les chercha lui-même.
De cet éloignement je sentis tout le prix:
A la rébellion j'excitai les esprits.
On détesta du Czar l'affreuse tyrannie:
Aux cœurs des factieux je soufflai mon génie.
La fortune sembloit appuyer mes desseins,
Et le Sceptre par moi passoit en d'autres mains:
Je triomphois. Soudain, on vit Pierre paroître:

Tout

Tout ce Peuple pâlit, & reconnut son Maître.
Il revint entouré d'un cortége nombreux
D'hommes efféminés, d'Artistes dangereux,
Lâches, qui sans remords désertant leur Patrie,
Apportoient en ces lieux leur servile industrie.
Les droits de la Noblesse, & ceux de l'encensoir,
Tout fut enseveli sous un nouveau pouvoir.
Cet Astre prévalut sur tous mes artifices.
La Næva sur ses bords compta cent édifices.
Pierre sembloit un Dieu, dont les regards vengeurs
Lisent dans la pensée & pénétrent les cœurs.
Son aspect, je l'avoue, enchaîna mon audace,
Et me fit, à l'instant, préssentir ma disgrace.
De mes complots, sans doute, il étoit informé;
Mais, d'un Parti secret justement alarmé,
Il parut, affectant une fausse clémence,
Mépriser, par orgueil, une utile vengeance.
Que d'outrages depuis n'ai-je point essuyés?
Que de projets rompus, de vœux humiliés!
Je vois un Menzikoff, que cette Cour encense,
De cent titres couvrir son obscure naissance;
Usurper avec faste & mon rang & mes droits:
Il commande l'Armée, il donne ici des loix.
Je vois ces Arts nouveaux, enfans de la molesse,
De nos antiques mœurs dégrader la noblesse;
Et détestant l'éclat qui lui cache ses fers,
Le Russe, au fond du cœur, regretter ses déserts.

AZOFF.

Par ces Arts cependant l'orgueilleuſe Ruſſie
Des Peuples de l'Europe attire enfin l'envie:
L'Euxin, le Tanaïs, chargés de cent tréſors,
Par ces nouveaux tribus enrichiſſent nos Ports.

AMILKA.

O faſte aviliſſant, qui produit l'eſclavage!
Des Slaves nos ayeux imitons le courage.
Ces Mortels aguerris, ces braues Conquérans;
Avant ces vains tributs, avoient-ils des Tyrans?
Ne crois pas qu'aujourd'hui je borne mon audace
A m'immoler un Roi, pour regner à ſa place:
Un trône enſanglanté, qu'entourent les fléaux,
N'eſt pas d'un prix, crois-moi, digne de mes travaux.
Une autre ambition me conduit & m'anime.
Que mon projet s'achéve, & que j'en ſois victime!
Je venge mon Pays; tout a dû m'y forcer;
Et qui hait les Tyrans, craint de les remplacer.
Tranſportons-nous, Azoff, dans ces triſtes contrées,
Aux victimes d'Etat de tout temps conſacrées,
Que d'éternels frimats couvrent d'un ciel épais,
Et que les feux du jour n'ont réchauffé jamais.
Peins-toi nos Citoyens, ſous ces froides ténébres,
Traînant leurs fers honteux avec des cris funébres;
Le deſpotiſme altier, qui, bravant les remords,
Baigne de ſang un Trône élevé ſur des morts.
Amis infortunés, je vous ſerai fidelle:
Je ne trahirai point votre voix qui m'appelle.

Partage ma pitié; partage mon courroux:
L'honneur de les venger n'appartenoit qu'à nous.
A ce Peuple abattu donnons un nouveau Maître:
N'importe quel il ſoit, s'il eſt digne de l'être.

AZOFF.

Puiſſé-je voir l'effet d'un ſi noble tranſport!

AMILKA.

Ce jour, de l'Empereur doit éclairer la mort.
Pour aſſurer mes coups, j'arme un Sujet qu'il aime
Et je choiſis la main de Menzikoff lui-même.

AZOFF.

Eh! comment prétends-tu le ſéduire, en ce jour?
Quel reſſort, quel moyen emploiras-tu?

AMILKA.

L'amour;
Cet amour violent, aveugle en ſon ivreſſe,
Et courageux ſouvent par excès de foibleſſe.
Ma fille t'eſt connue: à peine, en ce Palais,
On eût fixé les yeux ſur ſes naiſſans attraits;
Menzikoff d'un Amant prit bientôt le langage,
Et la trouva ſenſible à ce premier hommage.
Ils preſſoient leur hymen; mais prévoyant qu'un jour
Ma haine auroit beſoin d'un malheureux amour,
Avant que l'Empereur en eût le moindre indice,
Pour rompre cet hymen, j'employai l'artifice.
Par mon ordre, Amétis, ſous des prétextes vains,
Partit, ſans pénétrer quels étoient mes deſſeins.
Peins-toi de Menzikoff l'emportement extrême:

Il vouloit & me perdre & s'immoler lui-même ;
Il menaçoit... Le Czar étoit absent alors :
Il me falloit du temps ; je bravai ses transports.
Il aime, il brûle encore ; & cette longue absence
D'un amour furieux accroît la violence.
Cette même Amétis, objet de tant de feux,
Avec l'Aurore, Ami, doit paroitre en ces lieux.
Crois-tu, qu'en ces momens de trouble & de délire ;
Où l'Amour parle seul, & parle avec empire,
Ce trop crédule Amant, par l'espoir ébloui,
Ose me refuser son bras & son appui ?
Je ne lui laisserai que le temps de répondre !
S'il hésite un instant, j'ai dequoi le confondre,
Et le réduire au choix nécessaire & cruel
Ou d'être malheureux, ou d'être criminel.

AZOFF.

Prends garde : quel que soit ton art pour le séduire ;
Avec nous, Amilka, je doute qu'il conspire :
Il chérit trop le Czar. Menzikoff amoureux
Est ardent, emporté, mais toujours vertueux.

AMILKA.

Que tu connois bien peu l'Amour & son ivresse,
Et les égaremens de l'humaine foiblesse !
Je te réponds de lui : sous l'attrait du bonheur
Ma haine & mon courroux vont entrer dans son cœur.
S'il balançoit enfin ; si son bras trop timide
S'étonnoit des dangers de ce grand parricide,

De la révolte alors je ranime les feux ;
Et j'ai plus d'un moyen prêt à servir mes vœux.

AZOFF.

Ainsi de ces secrets Amétis jeune encore... ?

AMILKA.

Toi seul en es instruit ; ma Fille les ignore :
Je crains trop sa vertu prompte à s'effaroucher.
A ses regards sur-tout j'ai voulu me cacher.
Dans son exil encor je l'aurois retenue ;
Mais, pour vaincre un Amant, j'ai besoin de sa vue.
Un regard le perdra : de cet événement
Il faut, sans le sçavoir, qu'elle soit l'instrument.
De mon noble attentat & victime & complice,
Avec moi, si je meurs ; il faut qu'elle périsse.
Voilà tous mes projets.

AZOFF.

Je m'abandonne à toi.
Jusqu'au dernier soupir, je t'engage ma foi.
Tes services passés vivent dans ma mémoire :
Trop heureux de te suivre au sentier de la gloire.
De mon zéle, en un mot, ne crains point d'abuser.
Qui me sauva la vie a droit d'en disposer.

AMILKA.

C'est assez : sois certain de ma reconnoissance.
J'entends du bruit ; on vient ; sors : Menzikoff s'avance.



SCENE II.

MENZIKOFF, AMILKA.

MENZIKOFF.

EST-CE vous, Amilka? Dans l'ombre de la nuit,
Quel motif au Palais m'appelle & vous conduit?
L'intérêt de l'Etat nous rassemble, sans doute?

AMILKA.

Tu sçauras mon dessein : parle plus bas; écoute.
J'ouvre les yeux; ma haine est prête d'expirer.
J'ai causé tes malheurs; je veux les réparer.

MENZIKOFF.

Les réparer? comment? & que va-t-il m'apprendre?
Ah! cruel, au bonheur je ne dois plus prétendre.
Vous le sçavez trop bien; tous vos secours sont vains;
Le trait fut trop avant enfoncé par vos mains:
Ce cœur, dont l'infortune est votre unique étude,
S'est fait de ses tourmens une longue habitude.
Ne me proposez rien dans l'état où je suis;
Et ne vous flatez point de calmer mes ennuis.

AMILKA.

Je ne dirai qu'un mot; ils vont tous disparoître.

MENZIKOFF.

Qu'entens-je? Dans mon cœur quel jour a-t-il fait naître?

AMILKA.

De quel œil verrois-tu ma fille dans ces lieux?

L'aimerois-tu toujours ?

MENZIKOFF.

Que dites-vous ? Ah! Dieux!
Moi, si je l'aimerois ! Oui ; le Ciel que j'atteste,
Connoît seul tout l'excès d'un amour si funeste.
Je l'adore, Seigneur ; par l'obstacle irrité
Ce feu, dans son absence, est encore augmenté.
Vous seul avez détruit le bonheur de ma vie :
J'obtenois Amétis ; vous me l'avez ravie.
Et comment l'oublier ? Ce généreux penchant
Est ma seule pensée, & mon seul sentiment.
Fuyant d'un joug pompeux la contrainte cruelle,
Combien de fois mon cœur a revolé près d'elle !
Que de secrets ennuis ! au sein brillant des Cours,
D'éternelles langueurs empoisonnent mes jours :
Par la foule envié, je séche dans les larmes :
D'Amétis à mes yeux tout retrace les charmes ;
Et quand, pour m'aggrandir, on m'a vu tout tenter,
Ma seule ambition fut de la mériter.
Mais pourquoi me donner une vaine espérance ?
Ah ! c'est trop loin, Seigneur, étendre la vengeance.
Arbitre redouté de mes destins affreux,
Laissez tranquillement périr un malheureux.
Pourquoi sur mes regrets verser plus d'amertume ?
Laissez-moi me nourrir du feu qui me consume.
J'idolâtre Amétis ; & l'injuste fureur
Ne peut, un seul instant, l'arracher de mon cœur.

AMILKA.

Je te l'ai déja dit ; ce vain courroux expire :

J'approuve enfin l'amour que ma Fille t'inſpire.

MENZIKOFF.

Qui ? vous !

AMILKA.

Pour raſſurer tes feux & ton eſpoir,
Elle-même revient, & tu vas la revoir.

MENZIKOFF.

La revoir ?

AMILKA.

A l'inſtant ; & l'aurore naiſſante
A tes regards charmés doit offrir ton Amante.
Oui, tu peux aſpirer à l'hymen d'Amétis :
De ton zéle, pour moi ſa main ſera le prix.

MENZIKOFF.

J'obtiendrois ce que j'aime ! & vous pourriez !...

AMILKA.

Arrête.
Il faut, en me ſervant, mériter ſa conquête.

MENZIKOFF.

Me voilà prêt, Seigneur ; je ſçaurai tout oſer :
De mon cœur, de mon bras, vous pouvez diſpoſer.
Mais à ce changement à peine je me fie :
Me trompé-je ?... achevez de me rendre la vie.
Dieu ! ſi vous m'abuſiez par un détour cruel !...
Non ; pardonnez ce doute ; il eſt trop criminel.
Que j'aurai de plaiſir à vous nommer mon père !

AMILKA, (*à part.*)

Saiſiſſons cet inſtant.

MENZIKOFF.

MENZIKOFF.

Eh ! bien, que faut-il faire ?
Parlez.

AMILKA.

J'ai des projets vastes & périlleux.
Veux-tu me seconder ?

MENZIKOFF.

Qui, moi ! si je le veux !

AMILKA.

Avant de rien promettre, éprouve ton courage.

MENZIKOFF.

Me connoissez-vous bien ? quel est donc ce langage ?

AMILKA.

Celui d'un Courtisan instruit à tout prévoir.
Des préjugés, crois-moi, je connois le pouvoir :
Les plus grands cœurs souvent ont le plus de foiblesse.
Je t'offense peut-être, & ce soupçon te blesse :
Mais tu vois, Menzikoff, si l'effort est aisé,
Par le prix glorieux que je t'ai proposé.
La récompense à peine est égale au service.
Je t'impose, en un mot, un noble sacrifice :
J'ai besoin & d'un cœur & d'un bras assurés.
Il faut briser des nœuds qui t'ont paru sacrés ;
Il faut, lorsqu'en ce jour Amilka te préfère,
Ne pas, d'un œil tremblant, mesurer la carrière.
Ose, prends ce poignard ... tu trembles... il suffit.
Voilà ce que j'ai craint, ce qu'on m'avoit prédit !
Je garde mon secret ; adieu.

SCENE III.

MENZIKOFF, (*seul.*)

MON ſang ſe glace ! ....
Mon eſpoir diſparoît ! .... la terreur le remplace.
Quoi ! m'armer d'un poignard ! quel étoit ſon deſſein !
Ah ! barbare, il falloit le plonger dans mon ſein ?
Oſes-tu me choiſir pour frapper tes victimes ? ...
Oui, ſa bouche s'ouvroit pour me dicter des crimes.
Chère Amétis, à peine un foible jour me luit,
Que ſoudain je me ſens retomber dans la nuit.
N'importe ; plus le ſort à mes vœux eſt rebelle ;
Et plus je mets ma gloire à te reſter fidelle.
J'oublie, à ton nom ſeul, les maux que j'ai ſoufferts ;
Et mon cœur t'a ſuivie au fond de tes déſerts.
Mais, quel eſt donc l'emploi qu'Amilka me deſtine ?
Quel eſt donc le Mortel qu'il veut que j'aſſaſſine ?
D'un meurtre déteſté ſouiller ma main ! qui, moi !
A mon malheur encor n'ajoûtons pas l'effroi.
Evitons un Mortel qui pourroit me ſéduire :
Déjà ſur mes eſprits il n'a que trop d'empire.
L'éviter, lui ! grand Dieu ! le père d'Amétis !
Lui, qui de mon amour veut m'accorder le prix !
Ah ! j'ai ſaiſi trop tôt cette amorce trompeuſe.
Je ne connois que trop ton ame ténébreuſe,
Infléxible Tyran ; j'abjure tes bienfaits,

S'il faut que mon bonheur ſoit le prix des forfaits.
Allons ; attachons-nous aux traces du Barbare :
Découvrons, s'il ſe peut, quels complots il prépare :
Et, fixant mon eſprit, déja trop combattu,
Livrons-nous à l'amour, ſans trahir la vertu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMILKA, (*seul.*)

MA Fille est dans ces lieux ! & je crains de l'entendre ?
Je vais porter la mort dans son ame trop tendre,
Affliger son amour : après ses longs tourmens,
Faut-il la rappeller pour des malheurs plus grands ?
Que fais-je ? Dois-je ici consulter ma tendresse ?
Prêt à frapper le coup, quelle est cette foiblesse ?
De mes ressentimens sont-ce là les effets ?
Qu'importe le moyen, s'il me méne au succès ?
Suspends tes cris, Nature, & respecte ma haine ;
Respecte un grand dessein où l'équité m'entraîne.
Ce cœur chérit tes droits ; mais ce cœur outragé
Sentira mieux ton prix, quand il sera vengé.
Je veux que Menzikoff tremble pour son Amante ;
A ses yeux, s'il le faut, je la peindrai mourante ;
Il paîra cher l'effroi dont je l'ai vu saisi ;
Et ma Fille, en ce jour .. On entre ; la voici.



SCENE II.

AMÉTIS, AMILKA.

AMILKA.

Il le faut; j'ai voulu moi-même te l'apprendre;
Ma Fille, à Menzikoff tu ne dois plus prétendre:
Un tel eſpoir t'abuſe; il te perdroit: enfin,
Je veux, dès aujourd'hui, diſpoſer de ta main.
Mon choix eſt déja fait: ſi ton cœur en ſoupire,
Il convient à ton rang, c'eſt à toi d'y ſouſcrire;
Et je crois qu'Amétis, aveugle ſur ce choix,
Craindra de me déplaire une ſeconde fois.

AMÉTIS.

Ah! faudra-t-il, Seigneur, vous combattre ſans ceſſe?
Et le pouvoir d'un Père éteint-il ſa tendreſſe?
De grace, n'allez point frapper de nouveaux coups
Un cœur qui, de tout temps, fut malheureux par vous.
Ce cœur n'a point changé; je l'avoûrai ſans feinte;
Du trait qui l'a bleſſé je garde encor l'atteinte.
Le Mortel, après vous, le ſeul cher à mes yeux,
Eſt celui que j'aimois, quand je quittai ces lieux.
Pourquoi me rappeller de ce lointain aſyle,
Où, ſans vous offenſer, j'allois mourir tranquille?
Pourquoi, de mon amour quand j'allois triompher,
Ne rallumer ſes feux, que pour les étouffer?
Ah! pardonnez du moins ſi ma douleur réclame

Les droits que la pitié doit avoir sur votre ame.
Soyez père ; daignez, dans ces tristes momens,
Ne vous point dérober à mes embrassemens :
Laissez-vous désarmer. Eh ! quoi ? rien ne vous touche !
Vous me montrez toujours un front morne & farouche...
Mon Père, désormais qui pourra vous fléchir,
Si votre Fille en pleurs n'a pu vous attendrir ?

AMILKA.

Qu'entends-je ? Du respect est-ce là le langage ?
Crois-tu me désarmer, quand ton refus m'outrage ?
Au traître Menzikoff si je promis ta foi,
J'ai dû changer enfin : tremble, ou change avec moi.

AMÉTIS.

Lui, traître ! lui, Seigneur, ce Héros, dont le zéle
Promet à cet Empire un défenseur fidéle ;
Lui qui, formé par vous au grand art des Guerriers,
Dans les champs de l'honneur eut part à vos lauriers ;
Et qui, pendant la paix, cherchant une autre gloire,
Ministre couronné des mains de la Victoire,
D'un Maître qu'il chérit secondant les projets,
Consacre son repos au bonheur des Sujets !
S'il a pu démentir cette vertu sublime,
Je ne le connois plus ; apprenez-moi son crime.

AMILKA.

Je n'en rappelle qu'un, qui doit être compté,
Et qui, plus que jamais, répugne à ma fierté,
Sa naissance.

AMÉTIS.

Comment? Fut-elle moins obſcure,
Quand vous preſſiez l'hymen dont votre orgueil murmure?
Vous oubliez alors l'éclat de votre rang;
Vous ne m'oppoſiez point la nobleſſe du ſang.
Ah! depuis que le ſien a coulé pour ſon Maître,
Il eſt digne du vôtre, & l'égale peut-être.
Dans les droits du Héros Menzikoff rétabli,
A corrigé le ſort qui l'avoit avili.
Malgré mille rivaux que ſes talens irritent,
Seul il s'eſt fait un nom dont les autres héritent.,
Le Ciel, qui l'éleva dans le ſein du malheur,
S'eſt épuiſé ſans doute à lui former un cœur;
Et ce jeune Mortel, prudent, plein de courage,
Politique & guerrier à la fleur de ſon âge,
Vaut bien ces Courtiſans, à l'intrigue vendus,
Qui croient par un vain titre être exemts des vertus.
Mais quel eſt donc enfin celui qu'on me deſtine?
Me cache-t-on encor le bras qui m'aſſaſſine?
Quel eſt donc cet époux?

AMILKA.

Tu me preſſes en vain;
Tu ne le connoîtras qu'en lui donnant la main.

AMÉTIS.

Hymen! affreux hymen! devoir impitoyable!
Pourrez-vous le former ce lien redoutable?
M'ôter à ce que j'aime!

AMILKA.

Etouffe ce tranſport:

Ce n'est point à l'Amour à régler notre fort.

AMÉTIS.

Puisque vous le voulez, oui, je vous sacrifie
Le repos de mes jours, mes sentimens, ma vie;
Mais, quand je romps des nœuds aussi chers à mon cœur,
Je n'en formerai point qui me feroient horreur.
Vous ne répondez rien? mes prières, mes larmes,
Pour vous fléchir, hélas! sont d'impuissantes armes!...
Hé bien, j'obéirai: qu'on m'entraîne à l'Autel.
Puisque vous m'imposez un devoir si cruel,
Je sçaurai le remplir, &, dans le moment même,
M'immoler, devant vous, au seul Mortel que j'aime.
Mon trépas me rendra, dans ce funeste jour,
Fidelle à la Nature, & fidelle à l'amour.

SCENE III.

MENZIKOFF (*au fond du Théâtre.*)

AMILKA, AMÉTIS.

AMILKA.

MENZIKOFF vient; songez à ce qu'il faut lui dire:
Il vous cherche, sans doute.

AMÉTIS.

Est-ce à moi de l'instruire?
Je pourrois...

AMILKA.

AMILKA.

(*à part.*)

Il le faut. Je prévois sa douleur;
Et reviens profiter du trouble de son cœur.

(*il sort.*)

SCENE IV.

MENZIKOFF, AMÉTIS.

MENZIKOFF.

Je ne me trompe point; c'est Amétis, c'est elle.
Après tous les ennuis d'une absence cruelle,
C'est donc vous que je vois, ô ma chère Amétis!
Levez sur moi vos yeux de pleurs appesantis:
Quoi! je suis à vos pieds! quoi! les Cieux plus propices
Nous rassemblent enfin sous de plus doux auspices;
Tous nos maux sont passés.

AMÉTIS.

Quels transports imprudens!
Crains plutôt ma présence.

MENZIKOFF.

Est-ce vous que j'entends?
Ah! n'empoisonnez point ces momens pleins de charmes!
Au plaisir le plus pur ne mêlez point d'allarmes.
Si vous m'aimez encore, & la Terre & les Cieux
Ne peuvent, en ce jour, m'empêcher d'être heureux.

Par mes pleurs, par l'excès de ma douleur mortelle,
Combien j'ai mérité de vous revoir fidelle!
Mais, quoi! toujours vos yeux se détournent de moi?
Ne vous suis-je plus cher? dissipez mon effroi.

AMÉTIS.

Arrête, Menzikoff; ce reproche me blesse.
De quel droit oses-tu soupçonner ma tendresse?
Ne crains rien de ce cœur rempli des mêmes feux,
Fidelle à nos sermens, mais toujours malheureux.
Va, ne crains que le sort qui s'obstine à me nuire;
Et renonce au bonheur où notre amour aspire.
Ce jour, qui de nos jours te sembloit le plus beau,
Doit peut-être tous deux nous plonger au tombeau.
Nos malheurs sont comblés; tremble, te dis-je, tremble;
Et déteste le lieu, l'instant qui nous rassemble.
Amilka, dans ce jour, régle notre destin:
Il va nous séparer; il a promis ma main.

MENZIKOFF.

Qu'entends-je? le perfide! est-il bien vrai, Madame?
O sort qui me poursuis!... ah! déplorable flâme!
Si vous sçaviez?...

AMÉTIS.

Eh! quoi?

MENZIKOFF.

Le Barbare, à l'instant,
Par un trompeur espoir abusoit votre Amant.
Il m'avoit tout promis; Et... dois-je encor me taire?

AMÉTIS.

Achéve.

MENZIKOFF.

Je redoute un horrible myſtère.
S'il oſoit... j'en frémis...

AMÉTIS.

Mon Père cependant
Semble tout diſpoſer pour ce fatal inſtant;
Mais pour mieux te punir, pour m'accabler encore,
Il me cache le nom d'un rival que j'abhorre,
Et, d'un hymen ſecret allumant le flambeau
Le cruel, ſans horreur, me livre à mon bourreau.

MENZIKOFF.

Et vous obéirez! c'en eſt trop; il m'outrage:
Tout mon reſpect pour lui va ſe tourner en rage.
Qu'il tremble, ce rival!... ma jalouſe fureur,
Sçaura le découvrir, & lui percer le cœur.
A ce coupable hymen avez-vous pu ſouſcrire?
D'un Tyran orgueilleux reſpectez-vous l'empire?
Aimez-vous ce Tyran & ce Père inhumain,
Qui nous dicte ſes loix, un poignard à la main?
L'avez-vous obſervé?... ſon front triſte & ſauvage
A mes yeux effrayés annonçoit quelque orage:
A de nouveaux excès il va s'abandonner;
Et tous deux dans ſon crime il nous veut entraîner.

AMÉTIS.

Qu'as-tu dit? où t'emporte une aveugle colère?
Connois mes ſentimens, & reſpecte mon Père.

Je n'ai point mérité l'excès de sa rigueur;
Mais il a conservé tous ses droits sur mon cœur.
Il m'exile, il m'arrache à tout ce que j'adore:
Sa haine me poursuit; & moi, je l'aime encore.
Pour lui sauver le jour, tu me verrois périr:
S'il enfreint ses devoirs, j'ai les miens à remplir.
Ose donc m'imiter: souffrons, mais sans murmure;
Et n'étouffons jamais la voix de la Nature.

MENZIKOFF.

O constance, ô vertu! Madame, pardonnez:
L'égarement convient aux cœurs infortunés.
Quoi! depuis le moment qui m'enleva vos charmes,
Mes yeux ne sont ouverts que pour verser des larmes!
Accablé du fardeau qu'impose la faveur,
L'espoir seul d'être à vous a consolé mon cœur;
Pour mieux vous mériter, j'ai langui près du Trône,
Et cherché pour mon front l'abri d'une couronne:
Pleine du même amour, vous quittez vos déserts;
On me laisse espérer la fin de nos revers!
Et quand je vous revois, il faut que je vous céde!
Il faut, qu'en ce jour même, un autre vous posséde:
Un farouche Mortel, que rien ne peut fléchir,
A ses ordres affreux vous force d'obéir!
Du calme au désespoir, quel horrible passage!
Je ne me connois plus... consomme ton ouvrage;
Viens, perfide Amilka; quel crime exiges-tu?
Redoutez les transports d'une Amant éperdu....

AMÉTIS.

Quoi ?

MENZIKOFF.

Pour vous obtenir, je ſuis prêt à tout faire.

AMÉTIS.

Et quel eſt ton deſſein ? Dieux ! J'apperçois mon Père.

SCENE V.

AMILKA, MENZIKOFF, AMÉTIS.

MENZIKOFF.

SEIGNEUR, c'eſt donc ainſi qu'avec impunité
Vous croyez vous jouer de ma crédulité ?
Quel étoit votre eſpoir ? ſans Amétis, ſans elle,
J'aurois déjà vengé cette injure cruelle.
Nous verrons à quel point vous voulez éprouver
Un cœur que rien n'étonne, & fait pour vous braver.

AMILKA.

Va ; je puis défier ton ſuperbe courage.
Téméraire, oſes-tu me tenir ce langage ?

MENZIKOFF.

J'oſerois encor plus.

AMÉTIS.

Cruels, que faites-vous ?

AMILKA (*à Menzikoff.*)

Je veux t'entretenir.

AMÉTIS.

Mon Père !

AMILKA.

Laissez-nous.

(*Amétis sort.*)

SCENE VI.

AMILKA, MENZIKOFF.

AMILKA.

D'où vient donc ce courroux ? quelle est ton injustice ?
Toi seul causes tes maux ; seul tu fais ton supplice.
Ma Fille étoit à toi ; tu n'avois qu'à parler :
Mais à l'aspect d'un fer, mes yeux t'ont vu trembler.
Est-ce là cette ardeur, qu'elle devoit attendre ?
Glacé par le remord, est-ce à toi d'y prétendre ?
Oui ; tu le peux encore ; & ta noble fierté
M'a beaucoup moins aigri qu'elle ne m'a flaté.
Si tu le veux, ma Fille, à toi seul destinée,
Sous tes loix, dès ce jour, va se voir enchaînée :
D'autres motifs encor, de plus brillans appas,
Si la gloire te plaît, doivent armer ton bras.
Après un tel aveu, décide enfin, prononce :
Tu chéris Amétis, & j'attends ta réponse.

MENZIKOFF.

Dans quel trouble nouveau me jette ce discours!
Je voudrois tout promettre, & balance toujours...
Oui, j'adore Amétis, & mon amour l'emporte,
Oui, je frémis en vain, Amétis est plus forte.
Le plus grand des forfaits seroit de la trahir.
Que deviens-je? ordonnez; je suis prêt d'obéir.
D'obéir! Et quel est le crime qu'on prépare?
Non, je ne promets rien: ne poursuis point, Barbare!
Avant que je succombe, ô Ciel! tonne sur moi:
Éclate; la victime est digne encor de toi.

AMILKA.

Ce trouble en dit assez; je vois ce qu'il m'annonce.
Amétis t'adoroit, & ton cœur y renonce.
Tu ne l'aimas jamais. Ne murmure donc plus;
Et cesse d'accuser un trop juste refus.
Tu seras satisfait: les nœuds de l'hyménée
Au sort de ton Rival joindront sa destinée.
Orgueilleux de ton rang, fier de m'avoir bravé;
Vois-le jouir d'un prix qui t'étoit réservé.
Je vais tout ordonner...

MENZIKOFF, (*hors de lui-même.*)

N'ordonne rien... arrête...
Périsse cet hymen & cette horrible fête!
Par quel art, tes discours irritant ma fureur,
Enfoncent par degrés le poignard dans mon cœur!
Tu triomphes, cruel! Je céde... ouvre l'abîme;
Et qu'avec toi j'y tombe égaré par le crime!

Je frissonne!... un nuage enveloppe mes yeux...
Quel gouffre sous mes pas!... un glaive!... justes Cieux!

AMILKA, *lui donnant un poignard.*)

Ose en armer tes mains; j'accepte ce présage.
Démon de la Vengeance, affermis son courage:
S'il seconde mes vœux, je jure qu'aujourd'hui
Pour prix d'un tel bienfait, Amétis est à lui.

MENZIKOFF.

Eh bien, je m'abandonne au destin qui m'entraîne.
Que faut-il que je fasse?

AMILKA.

Il faut servir ma haine.
Il faut, à mes desseins prêter un bras vengeur,
Immoler un Tyran.

MENZIKOFF.

Quel Tyran?

AMILKA.

L'Empereur.

MENZIKOFF.

L'Empereur!

AMILKA.

Lui...

MENZIKOFF, (*jettant le poignard.*)

Mon Roi! qu'entends-je, est-il possible!
Me voilà donc instruit de ce secret horrible!
Je n'écoute plus rien.

AMILKA.

Quoi! tu, peux balancer

A

A l'hymen d'Amétis tu veux donc renoncer ?
Consulte-toi, résous ... tu te tais, & sans doute ! ...
Connois tes intérêts, ton danger même ... écoute.
Quoi ! l'amitié du Czar doit-elle t'aveugler ?
Peut-être qu'en secret il cherche à t'accabler.
Juge mieux de la Cour, & prévois ton naufrage.
Le calme, dans ces lieux, est voisin de l'orage.
Un Favori des Rois, envié dans ses fers,
Au plus beau de ses jours, doit craindre les revers.
Illustre malheureux, que la foudre environne,
Il doit toujours trembler en approchant du Trône.
La pâle jalousie, & l'inquiet orgueil
Veillent autour de lui pour creuser son cercueil.
L'éclat de la faveur l'éblouit sur sa perte :
On le flate, il triomphe ; & sa tombe est ouverte.

MENZIKOFF, (*à part.*)

Projet affreux !

AMILKA.

Évite un semblable destin.
Il ne faut que tenter ; le succès est certain.
Mon bras de ce grand coup se fût chargé lui-même ;
Mais tu connois du Czar la vigilance extrême.
Objet de ses soupçons, à sa Cour odieux,
A peine puis-je avoir un accès dans ces lieux.
Enfin j'ai sur toi seul fondé mon espérance :
Je remets à toi seul le soin de ma vengeance.

MENZIKOFF, (*à part.*)

Je pourrois !

AMILKA.

Tu sçais tout : rien ne t'émeut ; & moi
Je parle encore en maître, & t'enchaîne à ma loi.
Oui, si tu me trahis, Amétis est perdue :
Avant que d'expirer, je l'immole à ta vue.
C'est trop peu que l'hymen la donne à ton rival :
Je brise des liens qui me vengeroient mal.
Frémis de mes transports ; crains pour elle.

MENZIKOFF.

Barbare !

AMILKA.

Prononce, ou tu la perds.

MENZIKOFF.

Je sens que je m'égare.
Non, laisse-moi te fuir.

AMILKA.

Va, cours, indigne Amant ;
Cours attendre l'effet de mon ressentiment.

MENZIKOFF.

Ciel !

AMILKA.

Ta foiblesse ajoute au courroux qui m'anime :
Amétis va périr, & périr ta victime.

MENZIKOFF.

Ah ! je te servirai, j'en atteste les Dieux.

AMILKA.

Eh bien ! qu'avant la nuit je te trouve en ces lieux :
Tout sera prêt ; je sors, mais songe à ta promesse.

SCENE VII.

HOLSTEIN, Capitaine des Gardes; MENZIKOFF.

MENZIKOFF, (*à part.*)

QU'AI-je promis ? où suis-je ? & quelle est ma foiblesse ?
Rappellons mes esprits. Malheureux ! qu'ai-je fait ?
Le cruel, malgré moi, m'unit à son forfait.
Que veux-tu, cher Holstein, & que viens-tu me dire ?

HOLSTEIN.

De ses ordres le Czar m'a chargé de t'instruire.

MENZIKOFF, (*à part.*)

Qu'entends-je ?

HOLSTEIN.

A son réveil il m'a fait avertir.
Il te mande, & tous deux veut nous entretenir.
Dans un sombre chagrin son ame ensevelie
D'un projet important paroît être remplie :
J'ai craint de l'appprocher .... Mais qu'est-ce que voi-je ?
Ton front est consterné, tes yeux peignent l'effroi.

AMILKA, (*à part.*)

O perfide Amilka ! Serment que je déteste !

HOLSTEIN.

Quelle est cette pâleur & ce trouble funeste ?

MENZIKOFF, (*avec trouble & attendrissement.*)

Le Czar nous mande, Holstein, & son front, me dis-tu,

Sous le poids des chagrins te paroît abattu!
Ah! je le crois ... partout le péril l'environne ....
Que de maux & d'ennuis sont attachés au Trône!

HOLSTEIN.

Je vois couler tes pleurs.

MENZIKOFF.

Rejoins ton Maître, cours:
Il a, plus que jamais, besoin de tes secours.
Va, ne le quitte point : mon amitié stérile,
Dans ces momens sur-tout ne lui peut être utile.

HOLSTEIN.

Eh! quel nouveau danger ....

MENZIKOFF.

(Il veut lui parler & se retient.)
Cher Holstein, je te fuis.
(à part.)
Renfermons, s'il se peut, le désordre où je suis.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CZAR, MENZIKOFF, HOLSTEIN,
Suite du Czar.

LE CZAR.

(*à ses Gardes.*) (*à Menzikoff & à Holstein*)

Qu'on s'éloigne. Restez. Votre amitié fidéle
Dans ces momens sur-tout va me prouver son zéle.
Cet Empire est rempli de partis redoutés;
Le feu des factions renaît de tous côtés:
Par vos soins, par les miens en vain j'ai cru l'éteindre.
Plus que mes ennemis, mes Sujets sont à craindre.
Ce Soldat couronné, qui ravage le Nord,
Qui pour lui contre moi détermine le sort,
En vain, dans son orgueil, insulte à nos disgraces:
Les ruines, la mort, le sang marquent ses traces;
Son nom sur des débris périra sans soutien:
C'est sur des monumens que je grave le mien.
Qu'il accumule encor conquêtes sur conquêtes:
Il m'instruit à le vaincre, & c'est par mes défaites.
Pour les cœurs éprouvés & pleins de leurs projets,
L'école du malheur est celle des succès.
Charles est peu pour moi. Mais, lorsque mon courage,

Vaincu, jamais soumis, a fait tête à l'orage,
Quand je viens respirer au sein de mes Etats,
Il faut m'y préparer à de plus durs combats,
Me garder de mon Peuple.. Oui, l'aveugle Russie,
Plus libre sous mes loix, se croit plus asservie.
Les Arts que dans son sein je voulus attirer,
La rendent plus barbare, au lieu de l'éclairer.
Faite pour l'esclavage, à la nuit destinée,
D'un jour trop beau pour elle, elle semble étonnée.
Contre moi les Strélits ont élevé leur voix:
Ils réclament, dit-on, la fierté de leurs droits.
Avez-vous des raisons qui les puissent défendre?
Avant de les punir, je veux bien vous entendre.
Ma foudre, un seul moment, repose entre vos mains;
Et je suspends mes coups pour les rendre certains.
Parlez.

HOLSTEIN.

Vous m'imposez la loi d'être sincere;
Et l'intérêt commun me défend de me taire.
Quoi! mille factions déchirent vos Etats!
Les piéges de la mort sont semés sur vos pas!
Et vous voulez, Seigneur, excitant les murmures,
Frapper de nouveaux coups, & r'ouvrir nos blessures!
Ah! pour anéantir tant de complots secrets,
Il en est temps encor, régnez par les bienfaits.
On n'aime pas toujours les Mortels qu'on admire;
Et l'amour désormais doit fonder votre Empire.
D'un régne glorieux les hardis monumens,

L'héroïſme de l'ame & l'éclat des talens ;
Ces ſublimes projets que le deſtin ſeconde,
Tout annonce dans vous le plus grand Roi du monde :
Mais il faut couronner tant de ſoins généreux ;
Et Créateur d'un Peuple, il faut le rendre heureux.

LE CZAR.

Et que n'ai-je point fait pour ce Peuple ſauvage !
Il m'a vu, dédaignant un faſtueux hommage,
Deſcendre de mon Trône, &, parmi les dangers,
Lui chercher des vertus & des arts étrangers.
Les maux dont il gémit, lui ſeul ſe les prépare ;
Et je ſerois humain, s'il n'étoit point barbare.
Peuple féroce & dur que j'ai trop bien connu !
Que veut-il ? De moi ſeul n'a-t-il pas obtenu
Le droit d'oſer penſer, rare prérogative,
Qu'ici tout encourage, & qu'ailleurs tout captive ?
Au rang des Nations s'il fut admis par moi,
D'où vient, qu'à tout moment prêt à trahir ſa foi,
Il refuſe de voir, quand ma bonté l'éclaire,
Dans le mal que j'ai fait, le bien que je veux faire ?
Lorſque des Souverains on blâme les rigueurs,
De leurs Sujets ſouvent on ignore les mœurs.
Que ne régné-je, hélas ! dans ces climats paiſibles,
Où les Rois adorés ont des Sujets ſenſibles ;
Où le Sceptre en leurs mains, dépoſé par la Loi,
Eſt le ſoutien du Peuple & n'en eſt pas l'effroi ?
Je connoîtrois, comme eux, le prix de la clémence,
Et ce plaiſir ſecret qui ſuit la bienfaiſance ;

Mais, puis-je, dans ces lieux peu faits pour le bonheur,
A ces douces vertus abandonner mon cœur?
Cet Empire eſt un champ malheureux & ſtérile
Qu'il faut couvrir de ſang, pour le rendre fertile.

MENZIKOFF, (*avec tranſport.*)

Oui, ſans doute, il le faut: plus que jamais, Seigneur,
Il faut aux révoltés imprimer la terreur.
Peut-être, en ce moment, on s'aſſemble, on conſpire.
Un ſeul inſtant perdu perd ſouvent un Empire.
O mon Roi! cet avis n'eſt pas à négliger.
N'examinez plus rien, quand il faut vous venger.
Croyez-moi, vos rigueurs ne ſont que légitimes.
Le devoir d'un Monarque eſt de punir les crimes:
A vos reſſentimens laiſſez un libre cours,
Et détournez le glaive étendu ſur vos jours.

LE CZAR.

(*à Holſtein.*) (*à Menzikoff.*)
Éloignez-vous, Holſtein. J'ai deux mots à te dire:
Demeure.

(*Holſtein ſort.*)



SCENE

SCENE II.

LE CZAR, MENZIKOFF.

MENZIKOFF, (*à part.*)

Que veut-il ? Oserai-je l'instruire ?

LE CZAR

Tu l'emportes enfin : mais, par quel changement,
Te vois-je ici répondre à mon ressentiment ?
Toi !

MENZIKOFF.

De vos ennemis je connois l'insolence ;
Et je vous trahirois, en prenant leur défense.

LE CZAR.

C'est assez ; mais, dis-moi : quel Chef ambitieux
Peut enhardir l'orgueil de ces Séditieux ?
Le danger cesse, ami, dès qu'on peut le connoître ;
Dans cette Cour tâchons de découvrir le Traître.
Si c'étoit Amilka, ce Prince abandonné,
Lui que je dus punir, à qui j'ai pardonné !
Je ne connois que trop son talent pour séduire,
Pour concevoir un plan, sur-tout pour le conduire.
Dans l'art profond des Cours son esprit est formé ;
Et ce cœur qui le hait l'a toujours estimé.

MENZIKOFF, (*embarrassé.*)

Après tant de bienfaits, Seigneur, pourriez-vous croire
Qu'il ait osé former une trame si noire ?...

Vos périls cependant, & ceux de vos Etats ..
La clémence, grand Roi, fait ſouvent des ingrats.

LE CZAR.

Qu'on l'obſerve : ſa haine aujourd'hui peut renaître ;
Et de mes bienfaits même il s'armeroit peut-être.
Otons aux Révoltés ce dangereux ſecours :
Je te remets ce ſoin & celui de mes jours.
Sans ceſſe environné des piéges de l'Envie,
Si tu m'aimes encor, je crains peu pour ma vie.
Par tes ſoins aſſidus ſur le Trône affermi,
J'oppoſe à mes dangers mon cœur & mon ami.

(*il ſort.*)

SCENE III.

MENZIKOFF, (*ſeul.*)

O MON Maître! ô grand homme! ô Sujet trop coupable!
Qui, moi, t'aſſaſſiner, quand ta bonté m'accable!
T'aſſaſſiner! ah, Dieu! que plutôt cette main
De cent coups de poignard me déchire le ſein.
Non; je dois me livrer au tranſport qui m'anime,
Et rompre tous les nœuds qui m'attachoient au crime.
Je dois ſervir mon Roi, le ſauver en ce jour,
Le ſauver, perdre un Monſtre, oublier mon amour...
Oublier Amétis! Infortuné, j'adore
La Fille du coupable, & l'Empereur l'ignore!

Que de foiblesse, hélas ! sans cesse combattu,
Que mon cœur lentement revient à la vertu !
O vertu, dont la loi me fut toujours sacrée,
Délices de mon cœur, comment t'ai-je abjurée ?
Ainsi, jouets du sort qui les vient entraîner,
Ceux qui t'aiment le mieux peuvent t'abandonner ?
Un seul instant d'erreur nous mène à l'infamie,
Et corrompt pour jamais tout le cours de la vie.
Quels sont les droits de l'homme, & ses destins affreux,
S'il n'a pas le pouvoir de rester vertueux !
Amétis !... nom trop cher !... elle paroît ; je tremble.
Dans ce triste moment quel destin nous rassemble !

SCENE IV.

AMÉTIS, MENZIKOFF.

MENZIKOFF.

Eh bien ! que vous a dit un Père furieux ?
A-t-il osé ?...

AMÉTIS.

La joie étincelle en ses yeux ;
Il triomphe en secret lorsqu'il me sacrifie :
Mais sa haine à ta voix s'est peut-être adoucie ;
Tu l'auras sçu fléchir.

MENZIKOFF.

Le fléchir, ce cruel !

AMÉTIS.

Comment ?

MENZIKOFF.

Ah ! laiffez-moi.

AMÉTIS.

Que je te laiffe, ô Ciel !

Non ; il faut m'expliquer...

MENZIKOFF.

Que voulez-vous apprendre ?

AMÉTIS.

Quel eft donc ce fecret que je ne puis entendre ?

MENZIKOFF.

Un fecret plein d'horreur.

AMÉTIS.

Que dis-tu ? Je frémis.

Serois-tu criminel ?

MENZIKOFF.

Sans doute, je le fuis.

AMÉTIS.

Non ; je ne le crois point ; non, il n'eft pas poffible :
Mais diffipe ce trouble, & ce foupçon horrible.
Au nom de notre amour, au nom de nos malheurs,
Éclaircis-moi de tout ; parle enfin, ou je meurs.

MENZIKOFF.

Pouvez-vous me forcer à rompre le filence ?

AMÉTIS.

Je l'exige, cruel, & ton refus m'offenfe.

MENZIKOFF.

A ce myſtère affreux on attache vos jours.

AMÉTIS.

Ceſſe de m'abuſer par tous ces vains diſcours.
Eſt-ce ainſi que je puis diſpoſer de ton ame?
Que crains-tu d'Amétis? que crains-tu de ma flâme?

MENZIKOFF.

Eh bien! il eſt trop vrai qu'un hymen malheureux
Dans ce funeſte jour doit nous unir tous deux.
Quel jour & quel hymen! quel effroyable abîme,
Où la vertu devient le ſalaire du crime!
Pardonnez un aveu que vous m'avez ſurpris.
Oui, du plus noir forfait votre main eſt le prix.
Il faut, pour être à vous, être un Monſtre exécrable.
Il faut, (telle eſt la loi d'un Père impitoyable,)
Après avoir frappé le coup le plus cruel,
D'un bras enſanglanté vous traîner à l'Autel.

AMÉTIS.

Tu me glaces d'effroi. Se peut-il que mon Père?...

MENZIKOFF.

Ce Roi que je chéris, que votre cœur révère,
Ce Mortel généreux, qui par mille bienfaits
Prévient à chaque inſtant & comble mes ſouhaits;
Lui, que dans ſes revers mon amitié conſole...
Chère Amétis...

AMÉTIS.

Eh bien?

MENZIKOFF.

On veut que je l'immole.

AMÉTIS.

Ai-je bien entendu? Je ne sçais où je suis.
Achéve, malheureux, réponds; qu'as-tu promis?

MENZIKOFF.

Tout. Un Dieu de mes sens m'avoit ravi l'usage.
L'Amour, hélas! l'Amour égaroit mon courage.

AMÉTIS.

Et tu vis! & tu peux te montrer devant moi!...
Tu ne vas point tomber aux genoux de ton Roi!
Tu l'aimes, & tu veux attenter à sa vie!
Perfide, loin de moi va porter ta furie.
De mes feux voilà donc le détestable effet!
J'étois, sans le sçavoir, la cause d'un forfait!
Mon déplorable Père est l'artisan du crime,
Mon Amant, l'assassin, & mon Roi, la victime!
Nature, Amour, tous deux vous me faites horreur.
Oui, je sens tous vos droits expirer dans mon cœur.
Mais qu'osois-tu prétendre? offrir à ton Amante
Du sang de l'Empereur ta main encor fumante;
Et d'un sinistre hymen allumant le flambeau,
Par cette pompe horrible outrager son tombeau?
Crois-tu donc qu'Amétis, aux forfaits enhardie,
Puisse applaudir au meurtre, armer la perfidie?
Je ne te retiens plus: précipite tes pas;
Va, cours, va t'illustrer par des assassinats.
Va te placer au rang de ces fameux coupables,
Des fureurs des humains exemples mémorables.
Partage le supplice & l'opprobre éternel

De ces vils meurtriers, dont le bras criminel
A levé, ſans frémir, un glaive parricide
Sur le Trône, ou des Dieux la majeſté réſide;
Monſtres que la Vengeance a vomis des Enfers,
Pour immoler les Rois & punir l'Univers.

MENZIKOFF.

Tu me fuis? ... Ah demeure: ah! peux-tu bien, cruelle,
Déchirer de tes mains ma bleſſure mortelle?
Demeure: tu n'as point le droit de me juger;
Et tu n'as point ſur-tout celui de m'outrager.
Tu me dois ta pitié: quand ta rigueur m'accable,
Songe, ſonge, Amétis, pour qui je fûs coupable
Dans mes deſtins affreux loin de m'abandonner,
Oſe me reconnoître, oſe me pardonner.
Garde-toi d'abjurer un feu trop légitime:
T'aimer avec excès a fait ſeul tout mon crime.
Mais, va, ce cœur ſi lâche & ſi vil à tes yeux,
Même après ſon forfait, eſt encor vertueux;
Eſt digne encor de toi, quand le remord l'épure.
Accablé du préſent, l'avenir me raſſure.
Je ſuis loin, ô mon Roi, d'attenter à tes jours.
Je veux tout réparer, je le dois, & j'y cours.
Tu ſeras ſatisfaite.

AMÉTIS.

O Ciel! que vas-tu faire?

MENZIKOFF.

Avouer tout au Czar, lui nommer...

AMÉTIS,

Qui ?

MENZIKOFF, (*hors de lui.*)

Ton Père.

AMÉTIS.

Arrête, garde-toi d'oser le découvrir.
Sans révéler son crime, il faut le prévenir.
Je t'impose une loi que ton amour doit suivre ;
Songe qu'à son Arrêt je ne pourrois survivre.
Mais je vais le trouver. Dieux ! donnez à mes pleurs
Ce charme impérieux qui désarme les cœurs.

MENZIKOFF.

Où voulez-vous aller ?... Craignez tout du Barbare.
Sçavez-vous, Amétis, le coup qu'il vous prépare ?
Si vous dites un mot ; dans son cruel transport,
Amilka vous attend pour vous donner la mort.

AMÉTIS.

Mon Père !...

MENZIKOFF.

Ah ! de ce nom il ignore les charmes.
Son œil, depuis longtemps, se repaît de vos larmes.
Il lui faut votre sang. Évitez sa fureur ;
Renfermez mon secret au fond de votre cœur.
Je veux parler moi-même à ce Prince infléxible ;
A son propre intérêt il sera plus sensible :
Mais redoutez enfin ses regards soupçonneux ;
Redoutez son approche, & restez dans ces lieux.

AMÉTIS.

AMÉTIS.

Qu'oses-tu proposer ? non ; fût-il plus coupable,
Je dois le respecter, au moment qu'il m accable.
Mon Père peut changer, j'embrasse cet espoir ;
Et, dût-il m'immoler, je rentre en son pouvoir.

MENZIKOFF.

Promettez-moi du moins...

AMÉTIS.

On entre ; je te laisse.

MENZIKOFF.

Gardez de vous trahir.

AMÉTIS.

Que je crains ta foiblesse !
Ah ! si mon Père alloit nous surprendre en ce lieu !...
J'ai vû ton repentir ; je sors contente : adieu.

SCENE V.

HOLSTEIN, MENZIKOFF.

HOLSTEIN.

SOMMES-NOUS seuls ?

MENZIKOFF.

Oui ; parle.

HOLSTEIN.

On dit que l'on conspire,
Qu'avant la fin du jour notre Empereur expire.

Le Peuple trop crédule adopte ces rumeurs.

MENZIKOFF.

De tous ces mouvemens nomme-t-on les Auteurs?

HOLSTEIN.

Les Strélits, m'a-t-on dit. Ami, tu dois comprendre
Quel eſt mon déſeſpoir d'avoir pu les défendre.
O trop fatal effet d'un avis dangereux!
Ils méditoient ce coup, quand je parlois pour eux.
Que l'amitié des Rois eſt un fardeau pénible,
Si le meilleur conſeil peut leur être nuiſible;
Et s'il faut, pour ſauver leurs jours des aſſaſſins,
Contre leur Peuple, hélas! toujours armer leurs mains.

MENZIKOFF.

Ceſſe de t'allarmer: l'Empereur équitable
Sçut toujours diſtinguer un ami véritable.

HOLSTEIN.

Ses jours ſont en danger.

MENZIKOFF.

Ils ſont en ſureté:
Il a commis ſa garde à ta fidélité;
Il faut la redoubler. Que ton zéle infléxible
A ſes meilleurs Sujets le rende inacceſſible.
Veille dans le Palais, tandis que mes efforts,
Secondés par les tiens, vont mettre ordre aux dehors.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AMILKA, AZOFF.

AMILKA.

MENZIKOFF dans ces lieux m'a promis de m'attendre.

AZOFF.

Aux portes du Palais oseras-tu l'entendre ?
N'appréhendes-tu pas qu'un avis trop certain...
L'orage est bien souvent parti d'un Ciel serein.

AMILKA.

Va ; j'ai partout des yeux : rien ici ne fermente ;
Et tout doit réussir au gré de mon attente.
Menzikoff est à moi, j'ai sçu me l'asservir ;
Il ne peut m'accuser, sans vouloir se trahir,
Ni sans perdre Amétis qui reste en ma puissance,
Et qui confirme ici l'espoir de ma vengeance.
Je te l'avois bien dit qu'un Amant irrité
Tomberoit dans le piége entre nous concerté.
Il est de ces penchans, dont le pouvoir suprême
Fait taire le devoir, corrompt la vertu même ;
Et c'est au fond des cœurs aux passions livrés,
Qu'un vrai Conspirateur choisit ses Conjurés.
L'Ambition, l'Amour, la sombre Jalousie,
Dirigés avec art, vont changer la Russie.

AZOFF.

Mais si le Czar...

AMILKA.

Le Czar n'est informé de rien,
Et ne peut soupçonner ce secret entretien.
Mais comme il faut, Azoff, se défier sans cesse,
Et toujours des Mortels redouter la foiblesse;
Comme souvent le crime, après de vains transports,
Se trouble & s'intimide à la voix des remords,
Attendons tout de nous, & soyons-nous fidelles.
Menzikoff vient; va, cours disposer les rebelles.

SCENE II.

MENZIKOFF, AMILKA.

AMILKA.

As-tu choisi le lieu, déterminé l'instant;
Ou veux-tu différer le bonheur qui t'attend?
Les Autels sont parés; ton Amante t'adore;
Ton triomphe s'apprête; & le Czar vit encore!
Tes yeux sont égarés, tes pas sont incertains.
Je ne vois point le fer qui dut armer tes mains.

MENZIKOFF.

J'ai promis, je le sçais, ma main vous doit un crime;
Mais je m'arrête encor, pour pleurer la victime.
Hélas! si je pouvois, par le Ciel inspiré,

Ramener la vertu dans ce cœur égaré ;
Si je pouvois dompter cette farouche haine
Qui tous deux aux forfaits aujourd'hui nous entraîne ;
Avouez-le, Seigneur ; je vous fervirois mieux,
Qu'en ofant maffacrer un grand homme à vos yeux.

AMILKA.

Comment ?...

MENZIKOFF.

Ne craignez rien ; vous avez ma parole.
Quel Mortel cependant voulez-vous que j'immole ?
Quoi ! ne craignez-vous pas que tout prêt de frapper,
A mes tremblantes mains le fer n'aille échapper ?
Soutiendrai-je ce front environné de gloire,
Qu'ennoblit le malheur autant que la victoire ?
Ce front où je verrai d'un œil mal affermi,
La grandeur d'un Monarque & l'ame d'un ami ?
Jettez, un feul moment, les yeux fur cet Empire :
Ce fpectacle touchant devroit feul vous fuffire.
Dans ces fuperbes lieux, incultes autrefois,
Voyez fleurir les mœurs, les vertus & les loix :
Songez qui nous étions, & voyez qui nous fommes :
De monftres indomptés le Czar a fait des hommes.
Sa voix a ranimé le Ruffe anéanti :
Des fanges d'un Marais Péterfbourg eft forti.
A travers l'ignorance & fes vaines difputes,
Le jour de la Raifon a brillé fous nos hutes ;
Le temps fuit ; il s'écoule en d'utiles travaux,
Et femble dans fa fuite emporter tous nos maux.

La discipline régle un instinct trop sauvage ;
En dirigeant la force, elle ajoute au courage.
De cent plaisirs nouveaux les charmes séducteurs
Tempérent par degrés l'âpreté de nos mœurs ;
Et, sur ces monts glacés où la Nature expire,
Un Ciel moins rigoureux a semblé nous sourire.
Un seul Mortel, un seul produit ces changemens,
Il préside lui-même à ces grands monumens,
Esclave de son Peuple & Tyran de lui-même,
S'immole tout entier pour des Sujets qu'il aime;
Et deux Mortels ingrats, altérés de son sang,
S'arment de ses bienfaits, pour lui percer le flanc!

AMILKA.

Et je puis t'écouter! O Ciel! ta hardiesse
Ose me retracer un tableau qui me blesse!
Ces travaux si vantés, ces monumens pompeux,
Bien loin de les charmer, ont offensé mes yeux.
Je déteste le Czar, & ton adresse est vaine :
Sa gloire est dans mon cœur l'aliment de ma haine.
Son crime est, à mes yeux, d'avoir changé l'Etat.

MENZIKOFF.

Reprenez-y, Seigneur, votre premier éclat;
Tout sera réparé ; d'une longue disgrace
Le Czar par ses bienfaits peut effacer la trace.
Sans doute votre rang, vos exploits sont connus :
Je sçais trop quels honneurs & quel prix leur sont dûs.
Mais vous-même, Seigneur, que vous a-t-on vu faire,
Pour fléchir votre Roi, pour calmer sa colère?

Eſt-ce à lui de céder ? Peut-être dans ſon cœur,
Ce Prince infortuné gémit de ſa rigueur.
Peut-être, ſuccombant à tous les ſoins du Trône,
Il regrette un Sujet utile à ſa Couronne.
Quel triomphe pour moi, ſi je puis déſarmer
Deux Princes généreux qui ſont faits pour s'aimer !

AMILKA.

Pour s'aimer ! quel diſcours ! crains ma juſte furie.
Que veux-tu ?

MENZIKOFF.

Vous fléchir, & vous ſauver la vie.
Le Czar mort, irez-vous ſaiſir avec éclat
Un Trône encor ſouillé par un aſſaſſinat ?
Chef des Séditieux, vous en devez tout craindre.
Les ennemis du Czar finiront par le plaindre.
La mort ſur ſes vertus portera le flambeau,
Et vous les verrez tous honorer ſon tombeau.
Ils vous arracheront un ſanglant diadême.
Ce fer, dont vous m'armiez, vous percera vous-même.
Arrêtez-vous : voyez votre ſceptre briſé,
Tous les droits confondus, tout le Nord embraſé ;
La Ruſſie expirante. En vain votre courage
Par des efforts tardifs croira vaincre l'orage :
Un Peuple déchaîné ne connoît point de loix,
Et croit venger le Ciel, lorſqu'il venge ſes Rois.
Quittez un noir deſſein...

AMILKA.

Va ; chéris l'impoſture ;

Prononce des ſermens que ta foibleſſe abjure ;
Flatte la tyrannie, & rampe ſur ſes pas :
Je veux un autre cœur ; je veux un autre bras.

MENZIKOFF, (*après un intervalle.*)

Eh bien, puiſqu'il le faut, puiſque ma deſtinée
A ton ambition par toi fut enchaînée,
Le temps preſſe, Amilka : parle ; il faut m'éclaircir.
Quel moyen, quel moment, quel lieu dois-je choiſir ?
Aurons-nous des amis ? Es-tu ſûr de leur zéle ?
Pourront-ils ſeconder cette main criminelle ?
Les Boïards, les Strélits. ..

AMILKA.

J'ai ſçu te pénétrer.
Par ce frivole appas croyois-tu m'attirer ?
Ton artifice eſt vain; il te ſera funeſte :
Lâche, tu me trahis ? mais Amétis me reſte ;
Sans doute, elle ſçait tout : je t'en garde le prix.
Tu m'entends, & tu ſçais ce que je t'ai promis.

SCENE III.

AMÉTIS, AMILKA, MENZIKOFF.

AMILKA.

MAIS, que vois-je, Amétis ?

MENZIKOFF.

Quelle joie imprévue !

AMÉTIS.

AMÉTIS.

Je vous cherchois, Seigneur.

AMILKA.

Qui t'améne à ma vue?

MENZIKOFF.

Ah! je respire enfin.

AMÉTIS.

Je viens pour vous fléchir,
Ou mourir à vos pieds.

AMILKA.

Quand tu m'oses trahir,
Va, tu voudrois en vain désarmer ma colère.
Crains plutôt le courroux & le pouvoir d'un Père.
Malheureuse, suis-moi.

MENKIKOFF,

(*passant entre Amétis & Amilka.*)

N'avance pas, cruel!...
Oui, je la défendrai d'un Père criminel.
Avant de m'arracher le seul objet que j'aime,
Tu me verras périr, ou t'immoler toi-même.

AMÉTIS.

Que vais-je devenir?

AMILKA.

Ah! c'est trop m'outrager.
Je vois mes ennemis, & ne puis me venger.

MENZIKOFF.

Tremble.

AMILKA,

(*mettant la main sur la garde de son épée.*)

Qui ? moi ! trembler !

AMÉTIS.

Que faites-vous ?

AMILKA, (*à Amétis.*)

Perfide !
Peux-tu bien t'opposer au transport qui me guide ?
Mais, obéis enfin.

MENZIKOFF.

Holà, Gardes, à moi.

(*Des Gardes paroissent.*)

J'ose vous commander, au nom de votre Roi.

(*à Amilka.*)

Veillez sur Amétis. Fuis, malheureux ; ton Maître
Peut ici te surprendre ; il vient ; il va paroître :
Fuis, dis-je, ou dans ces lieux on va te retenir.
Je déteste ton crime, & devrois te punir :
Je devrois à l'instant... Mais je respecte encore
Le Père d'Amétis, de celle que j'adore.

AMILKA.

Dieux cruels ! je le vois ; tout s'oppose à mes vœux.
Eh bien ! pour un moment, j'abandonne ces lieux ;
Mais j'y reviens bientôt, armé par la Vengeance,
Les inonder de sang, immoler qui m'offense ;
Vous confondre tous deux dans mon ressentiment,
Et la jetter mourante aux pieds de son Amant.

SCENE IV.

AMÉTIS, MENZIKOFF.

AMÉTIS.

CESSE de m'arrêter ; il faut que je le suive.
De quel droit oses-tu me traiter en captive ?

MENZIKOFF.

Moi ! je vous livrerois à ce lâche assassin,
Qui brûloit, à mes yeux, de vous percer le sein ?
Non ; ma douleur en lui méconnoît votre Père :
Il en a démenti l'auguste caractère.
Nos cœurs aux nœuds qu'il rompt cessent d'être soumis.
L'avez-vous entendu ? Le cruel ! J'en frémis...
A quel point sa fureur outragea la Nature !...

AMÉTIS.

Ah ! que ta bouche, au moins, me calme & me rassure.
Menzikoff, par l'hymen qui dut serrer nos nœuds,
Rends le calme à ce cœur plein de soupçons affreux.
Mon Père est criminel, & j'abhorre son crime :
Mais dois-je abandonner cette chère victime ?
Invente des moyens pour lui sauver le jour :
Il n'est rien d'impossible aux efforts de l'Amour.
Tâche de le soustraire au coup qui le menace.
C'est Amétis en pleurs qui demande sa grace.

MENZIKOFF.

Sa grace ! de mon ſang puiſſé-je l'acheter !
Mais, quand je l'obtiendrois, voudroit-il l'accepter ?
Je fais tout ; je le ſuis au bord du précipice :
Pour le mieux déſarmer, je me rends ſon complice.
Que vous dirai-je enfin ? Le Czar eſt en danger :
Entre Amétis & lui je me ſens partager.
Prononcez, & je céde à cette loi ſuprême.
Voulez-vous que le Czar, ce bienfaiteur que j'aime,
Succombant ſous la main d'un Sujet furieux,
Vienne, percé de coups, expirer à vos yeux.
Oſez me l'ordonner.

AMÉTIS.

Quel tranſport téméraire ?

MENZIKOFF.

Que voulez-vous ?

AMÉTIS.

Je veux que tu ſauves mon Père.
Quoi ! tu peux héſiter ? C'en eſt fait. Qu'aujourd'hui
Sur le même échaffaud on me traîne avec lui.
Trop inſenſible Amant, puiſque rien ne te touche,
L'arrêt de mon ſupplice eſt ſorti de ta bouche.

MENZIKOFF.

Suis-je aſſez malheureux ? Et c'eſt vous qui parlez,
Cruelle, & c'eſt ainſi que vous me conſolez ?
Vous ſur un échafaud... Hé bien ; je vais...

AMÉTIS.

Pardonne ;

Dans ces instans cruels la Raison m'abandonne.
Mais à mon Père enfin j'ai dû garder ma foi,
Et, coupable à tes yeux, il est sacré pour moi.
Voudrois-tu, sur son crime apportant la lumière,
Élever entre nous cette affreuse barrière,
Déchirer nos liens? Je te dirai bien plus;
Oui, malgré son forfait, mon Père a des vertus;
Ce Mortel généreux, même dans sa furie,
Quand il poursuit le Czar, croit venger sa patrie.
L'Empereur vient. Fuyons ses regards irrités.

MENZIKOFF.

(*à Amétis.*) (*à la Garde.*)
Reposez-vous sur moi. Qu'on la suive, sortez.

SCENE V.

LE CZAR, MENZIKOFF.

LE CZAR.

Je sçais tout; on conspire, on attente à ma vie.
Voi d'un Peuple indompté quelle est la barbarie....
Ami, je veux la vaincre. Entouré d'assassins,
Dans ces pressans dangers, c'est lui seul que je plains.
Malgré son insolence, encor trop impunie,
Il ne pourra jamais accabler mon génie.
Mais, n'as-tu rien appris? Je sens auprès de toi,
A quel point l'amitié peut consoler un Roi.

Souffre que dans ton ſein un moment je reſpire,
Et me repoſe enfin des malheurs de l'Empire.

MENZIKOFF.

Ah ! Seigneur, c'en eſt trop : envoyez-moi ſoudain
Réparer... vous venger de ce Peuple inhumain.
Contre ces Factieux, qu'épargne le Tonnerre,
Je dois plus que jamais armer votre colère.
Ne perdez point de temps : trop heureux déſormais
De verſer tout mon ſang pour prix de vos bienfaits !
Puniſſez.

LE CZAR.

Je le dois ; ils paîront de leurs têtes.
Je ſuis las de régner au milieu des tempêtes,
De craindre des poignards, des poiſons toujours prêts :
De lâches aſſaſſins ne ſont plus mes Sujets.
Que cette Horde céde, & tombe anéantie
Sous les regards du Dieu qui lui donna la vie.
Ce vil troupeau d'humains ſe ſouſtraire à ma loi !
Je veux qu'à mon nom ſeul ils pâliſſent d'effroi.
Heureux ou malheureux, Menzikoff, il n'importe :
Mon orgueil outragé ſur la pitié l'emporte ;
Et, des débris ſanglans ſemés autour de moi,
Je ne veux rien ſauver que le nom d'un grand Roi.
Pardonne !... Tu vois trop où ma rage s'égare.
Pour être juſte, ô Ciel ! faut-il être barbare ?

MENZIKOFF.

Non ; vous ne l'êtes point : ſuivez votre courroux.
Que les Séditieux expirent ſous mes coups.

Souffrez...

LE CZAR.

J'aime ton zéle, & ce transport me flate :
Cependant la prudence empêche qu'il n'éclate.
Il faut, avant d'agir, assurer le succès ;
Connoître l'artisan de ces complots secrets.
On ne le nomme point : ce silence m'étonne ;
Mais tu sçais trop quel est l'ingrat que je soupçonne.
Déja vers son Palais mes Gardes ont couru.
Prévoyance inutile ! il étoit disparu.

MENZIKOFF.

Mais sa Fille en ces lieux aujourd'hui revenue,
En votre nom par moi vient d'être retenue ;
Elle est ici : ce frein, cet ôtage, Seigneur,
Peut du coupable au moins enchaîner la fureur.

LE CZAR.

Sa Fille ! Que dis-tu ? Le perfide peut-être...
Ah! quel nouveau soupçon dans mon cœur fais-tu naître!
Elle est jeune, crédule ; & la séduction
Peut dans un foible cœur égarer la Raison.
On a vu trop souvent la Beauté criminelle
Enhardir le poignard dans la main d'un Rebelle.
Par son Père entraînée...

MENZIKOFF.

Elle ! Amétis ! grands Dieux !
N'écoutez point, de grâce, un soupçon odieux.
Vous m'en voyez frémir. Non, Seigneur, non, le crime
N'approchera jamais d'un cœur si magnanime.

Vous le sçavez trop bien : en des jours plus heureux,
Quand ses charmes naissans parûrent dans ces lieux,
A cette Cour brillante elle offrit un modéle ;
Et la plus vertueuse en étoit la plus belle.
L'exil depuis six ans nous ravit ses attraits.
Est-ce au sein du malheur qu'on s'instruit aux forfaits ?
Amétis ! ... Ah, Seigneur, elle est toujours la même.
Fidélement soumise à des devoirs qu'elle aime,
Quand vous la soupçonnez d'oser trahir sa foi,
Tout son sang couleroit pour défendre son Roi.

SCENE VI.

LE CZAR, MENZIKOFF, HOLSTEIN.

HOLSTEIN.

Vos jours sont menacés ; on trame votre perte :
Autour de ce Palais la révolte est ouverte.
Le Chef est Amilka.

LE CZAR.

Que l'on garde Amétis.
Qu'on veille sur ces lieux. Ne craignez rien, Amis :
A leurs regards confus je ne veux que paroître.
(*à Menzikoff.*)
Toi, suis-moi ; viens combattre à côté de ton Maître.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AMÉTIS, (*seule.*)

AINSI les noms d'Amant, & de Père & de Roi,
Ces noms chers & sacrés sont un tourment pour moi!
O rivages affreux! ô Terre désolée,
Où par un Père, hélas! je me vis exilée,
Déserts de l'Archangel, témoins de mes douleurs,
Antres que si souvent j'arrosai de mes pleurs,
Et dont l'écho plaintif, étonné de m'entendre,
Répondoit seul aux cris de l'ame la plus tendre.
Lorsque je vous quittai, qui me l'eût dit qu'un jour
Je devois regretter votre horrible séjour?
Aurois-je dû m'attendre au revers qui m'accable!
Menzikoff menaçant! mon Père inéxorable!...
Je les vois se chercher, combattre avec fureur....
Barbares, tous vos coups vont tomber sur mon cœur.
Arrêtez...Que ne puis-je?... Ah! c'est trop me contraindre;
Volons à leur secours.



SCENE II.

HOLSTEIN, AMÉTIS.

AMÉTIS.

Holstein, que dois-je craindre?

HOLSTEIN.

Le Czar est triomphant : les Rebelles pressés,
Le long des sept canaux se sont vus repoussés.
Le traître Azoff expire.

AMÉTIS.

Et que devient mon Père?
Parle : ce triste cœur n'a plus rien qu'il espère.

HOLSTEIN.

A la tête des siens il s'est montré d'abord;
Son courage a longtemps balancé notre effort :
Mais, voyant que du Czar la valeur plus qu'humaine
Ramenoit & fixoit la victoire incertaine;
Sur un monceau de morts se frayant un chemin,
Vers les murs du Palais il s'est porté soudain.
Va, cours, dit Menzikoff; je me fie à ton zéle :
Veille sur Amétis; tu me répondras d'elle.
L'Empereur avec lui revient victorieux;
Et je l'ai d'un moment devancé dans ces lieux.
J'entends du bruit; on vient : c'est l'Empereur lui-même.

SCENE III.

LE CZAR, MENZIKOFF, AMÉTIS, HOLSTEIN.

LE CZAR, (*à Menzikoff.*)

Viens, généreux appui d'un Monarque qui t'aime,
Je dois à ta valeur & le Trône & le jour:
Compte dans tous les temps sur mon juste retour:
Que le Traître paroisse; il est en ma puissance:
Holstein, qu'on me l'améne.

(*Holstein sort.*)

SCENE IV.

LE CZAR, AMÉTIS, MENZIKOFF.

AMÉTIS, (*au Czar, & prosternée à ses pieds.*)

Ah souffrez ma présence.
Je sçais que je vous offre un objet odieux;
Que mon coupable aspect offense ici vos yeux.
D'un Père infortuné je déplore l'audace;
Mais je ne prétends pas vous demander sa grace.
Si ce Prince, autrefois aimé dans votre Cour,
Par votre ordre, Seigneur, doit périr en ce jour,

Ah ! du moins ordonnez qu'à ses tourments unie,
Du forfait de son Père Amétis soit punie.

LE CZAR.

Vous méritiez, Madame, un Père vertueux :
Je plains votre malheur ; vos destins sont affreux ;
Mais il faut oublier de qui vous êtes née.

AMÉTIS.

Non, Seigneur ; avec lui je me vois condamnée.
Lorsqu'un danger commun vous menaçoit tous deux,
Entre vous, il est vrai, j'ai partagé mes vœux.
Si le succès alors eût secondé son crime,
De mon zéle pour vous j'eusse été la victime ;
Je vous vengeois sur moi de mon Père inhumain :
Et rien n'auroit, Seigneur, pu retenir ma main.
Il est seul à présent : vaincu, tout l'abandonne :
Sa mort peut-être importe aux intérêts du Trône :
Il faut bien que sa Fille en ces extrémités,
Compagne de sa chûte, expire à ses côtés ;
Et, dans ce jour terrible où le destin l'accable,
Je le vois comme un Père, & non comme un coupable.

MENZIKOFF.

Quel langage ! Ah, Seigneur ! & vous pourriez souffrir
Qu'avec tant de vertus on la laissât périr !
Je ne puis plus cacher la flamme la plus vive.
Quel que soit son destin, il faut que je la suive.
Je l'adore.

LE CZAR.

Qu'entends-je ! au sang qui me poursuit

L'Amour a pu t'unir, sans que j'en sois instruit!
Ces liens à tes yeux ont paru légitimes!

MENZIKOFF.

J'ai bien plut fait encore : apprenez tous mes crimes.
Ciel! Amilka paroît. O ma chère Amétis!

AMÉTIS, (*courant à son Père.*)

Mon Père ...

AMILKA.

Laisse-moi.

LE CZAR, (*à Amétis qui se retire.*)

Demeurez...

AMÉTIS.

Je frémis.

SCENE V.

AMILKA, (*enchaîné & environné de quelques Gardes.*)
HOLSTEIN, LE CZAR, AMÉTIS, MENZIKOFF.

LE CZAR, (*à Amilka, sans indignation.*)

De ton ambition vois le terme funeste :
La honte, le remord, c'est tout ce qui te reste.

AMILKA.

La honte!.. mais jouis de la faveur du sort.
Au fond de ton Palais je t'apportois la mort;
Accablé par les tiens, mon Parti m'abandonne,
La foudre m'a frappé sur les degrés du Trône.
Le Ciel en un moment renverse mes desseins.
N'importe. Je te laisse entouré d'assassins.

Puissent les noirs soupçons augmenter ton supplice!
Je ne veux ni trahir, ni nommer mon complice;
Et je te poursuivrai même après mon trépas.
Conduisez-moi ; j'y cours.

LE CZAR, (*avec tranquillité.*)

Retenez-le, Soldats.
Quel est donc, Menzikoff, ce secret que j'ignore?
Quel piége m'environne, & qu'ai-je à craindre encore!
Quels sont ces assassins, & ce complice?

MENZIKOFF.

Moi.

LE CZAR, (*avec une surprise mêlée de sensibilité.*)

Tu me trahis!

MENZIKOFF.

Je tombe aux genoux de mon Roi.
Il est temps qu'à vos yeux je me fasse connoître;
Oui, je suis criminel, & je frémis de l'être.
Ami, Sujet ingrat, à ce Prince inhumain,
Pour vous assassiner, j'avois promis ma main.
Abusant de mon trouble, irritant ma tendresse,
Il surprit dans mon cœur un instant de foiblesse.
Je n'ai pu l'accuser, & je dois aujourd'hui,
Si vous le punissez, expirer avec lui.
Je mérite la mort, & ne veux point de grace.
Mon crime est trop affreux.

LE CZAR, (*le relevant avec bonté.*)

Ton repentir l'efface.

MENZIKOFF.

Ah! ne séparez point deux coupables Sujets;
Ou, daignez mettre enfin le comble à vos bienfaits.

AMÉTIS.

Laissez-vous attendrir: écoutez ma prière.
Vous me voyez, Seigneur, tremblante pour un Père.
Pourriez-vous rejetter, en ce funeste jour,
Les pleurs de la Nature & les pleurs de l'Amour?

AMILKA, (*d'un ton farouche.*)

Épargne-moi l'affront de ta douleur stérile;
Vaincu par un Tyran, la mort est mon asyle.

AMÉTIS, (*au Czar.*)

Seigneur!

LE CZAR, (*sortant d'une profonde rêverie.*)
(*à Amétis.*) (*à Amilka.*)

Rassurez-vous. Par tout ce que tu vois,
Juge enfin, Amika, quel est le sort des Rois.
Je porte, en frémissant, alors que l'on m'envie,
Et le fardeau du Trône, & le poids de la vie.
Environné d'écueil, accablé, sans secours,
Tout jusqu'à l'amitié s'arme contre mes jours.
Ose vouloir régner... Qu'on lui rende ses armes;
(*à Menzikoff qui fait un mouvement de surprise.*)
Qu'on détache ses fers. Dissipe tes allarmes;
Laisse-nous seuls.

MENZIKOFF.

Qui, moi! vous quitter!

LE CZAR.

Je le veux.

MENZIKOFF.

Non, Seigneur; mon devoir me retient dans ces lieux.

LE CZAR, (*d'un ton plus sévère.*)

Va, dis-je, & qu'avec toi ma Garde se retire.

AMILKA, (*étonné, à part.*)

Quel seroit son dessein? & que veut-il me dire?

(*tout le monde sort.*)

SCENE VI.

LE CZAR, AMILKA.

LE CZAR.

AMILKA, l'Empereur disparoît devant toi.
C'est l'homme seul qui reste & qui te parle en moi.
Je tenois en mes mains ta coupable existence;
Mais il est des plaisirs plus doux que la vengeance.
Je t'ai rendu tes droits; défends-les, tu le peux.
Motive tes projets & ta haine à mes yeux.
Parle.

AMILKA.

Un pareil discours a dequoi me confondre.
Je devrois t'immoler, & non pas te répondre.

LE CZAR.

Et qui peut t'inspirer cette soif de mon sang?

AMILKA.

AMILKA.

Le malheur de l'État.

LE CZAR.

Dis, l'amour de mon rang.

AMILKA.

L'amour de mon Pays, l'équité. Ta furie
Déchira ſans pitié le ſein de ma Patrie.
Ce Palais, ſurchargé de ces vains ornemens,
De mes Concitoyens preſſe les oſſemens;
De la pompe des Arts y décorant tes crimes,
Tu n'y peux faire un pas ſans fouler tes victimes;
Et tu peux aujourd'hui me demander, à moi!
Quel Sujet & m'irrite & m'arme contre toi!

LE CZAR.

Je t'excuſe & te plains: une vapeur groſſière
Dérobe à tes regards le rayon qui m'éclaire.
Un plan vaſte & hardi, de ſublimes projets,
De grands & ſûrs moyens, ce ſont là mes forfaits.
Oui, j'ai verſé du ſang, il m'étoit néceſſaire;
Et ce bras n'a rien fait que ce qu'il a dû faire.
Souvent la cruauté que tu reprends en moi,
Crime dans un autre homme, eſt vertu dans un Roi.
Ouvre les yeux enfin. Voi l'antique Ruſſie
Bornée au ſeul inſtinct, languiſſante, abrutie.
Avant que mon courage eût daigné la former,
C'étoit un vil limon qu'il falloit animer.
Il lui falloit ôter, en cet état funeſte,
Quelques gouttes de ſang, pour épurer le reſte.

Ces Arts, ces mêmes Arts...

AMILKA.

Qu'ils soient anéantis!
Eux seuls ont énervé nos cœurs & nos esprits.
Par eux les attentats deviennent légitimes.
Les crimes combinés en sont-ils moins des crimes?
Laisse, laisse au Midi ces dangereux poisons.
Ce sol ingrat, ces rocs hérissés de glaçons,
Ces éternels frimats, notre affreuse parure,
Auroient dû t'indiquer le vœu de la Nature.
Elle sçait aux climats mesurer ses présens,
Et voulut que le Nord formât des Conquérans.
Consulte-toi. Quels sont les fruits de ces merveilles
Qui depuis si long-temps ont occupé tes veilles?
La Discorde au dedans & la Guerre au dehors,
Mille soucis, voilà le prix de tes efforts.
Il t'a fallu combattre, il t'a fallu détruire:
C'est le glaive à la main que tu viens nous instruire.
Tous les Corps de l'État contre toi réunis,
Éclairés par les Arts, en sont-ils plus soumis?
La premiere semence est trop enracinée.
Dégoutante de meurtre, & dans son sang baignée,
La Nation encor servit à tes fureurs,
Et l'antique levain fermente dans les cœurs.

LE CZAR.

Je m'y suis attendu; j'ai prévu ces orages.
Je connois les humains: jaloux de leurs usages,
Quelque prix qu'il en coute, ils en vengent l'oubli.

Courbés sous l'habitude, ils conservent leur pli ;
Et ne pardonnent point, dans leur rage indocile,
Au Mortel généreux qui veut leur être utile.
Le Russe a dû s'armer contre son Bienfaiteur ;
Mais le présent n'est rien pour un Législateur.
Il fixe l'avenir, Tribunal infaillible,
Juge sans passion, & Juge incorruptible.
C'est là que la vertu, bravant ses détracteurs,
Trouve des partisans, & même des vengeurs.
Là, tous les intérêts enfin se réunissent :
L'ingratitude meurt, & les haines finissent.
Des tranquilles honneurs c'est l'asyle immortel ;
Le tombeau du grand homme est son premier Autel.
Mon triomphe est certain : je crois voir d'âge en âge,
Sous des Rois plus heureux, s'affermir mon ouvrage :
Amilka, c'est alors que le Russe étonné
Découvrira le but où mes mains l'ont traîné.
A tous mes Successeurs j'aurai tracé la route :
Brûlans de mon génie, ils la suivront sans doute ;
Et l'arbre vigoureux que mes mains ont planté,
Se couvrira de fruits pour ma postérité.

AMILKA.

Va ; ce rêve brillant, cet espoir magnifique
Est d'un Héros peut-être, & non d'un Politique.
Le Russe est né pour vaincre, & fait pour tout oser :
Il falloit l'aguerrir, non le civiliser :
Il falloit lui cacher cette clarté coupable
Qui le rend, tu le sçais, à toi seul formidable.

Il voit, il réfléchit; mais c'est à tes dépens;
Les Sujets trop instruits sont bientôt des Tyrans;
L'obéissance aveugle est toujours la plus sûre;
Les bras agissent mal, lorsque l'esprit murmure;
Et le Peuple, réduit à l'instinct belliqueux,
En est plus redoutable & toujours plus heureux.

LE CZAR.

Non; jamais le bonheur ne fut dans l'ignorance,
Dans ce farouche instinct, dont tu prends la défense.
La Raison doit unir les Sujets & les Rois;
Et l'homme infortuné doit connoître ses droits.
Dûssent mille poignards s'armer contre ma vie,
Dût ce Peuple sur moi renverser la Patrie,
A des hommes au moins je sçus ouvrir les yeux;
Et j'aime mieux cent fois être immolé par eux,
Que de me consumer à régner sur des Huttes,
A guider tristement le vil instinct des brutes.
Que m'importe l'abîme entr'ouvert sous mes pas?
Je brûle pour la gloire, & brave le trépas.

AMILKA.

L'instant n'en est pas loin. Le péril t'environne,
Et le glaive est toujours suspendu sur ton Trône.

LE CZAR.

Hé bien! que tardes-tu? cet instant si prochain,
Tu peux l'accélérer, & de ta propre main;
Indomptable Mortel, signale ta furie,
Dans son premier cahos replonge la Patrie.

Éteins le pur flambeau par mes ſoins allumé,
Et rends à ſon néant le Ruſſe inanimé.
Termine mes périls, abrége mes allarmes :
Ta haine peut agir, je t'ai rendu tes armes.
Viens, déchire ce ſein, découvert devant toi ;
Oſe te ſatisfaire, & maſſacrer ton Roi.

AMILKA.

Connois-moi : l'Ennemi que pourſuit ma vengeance
Devient ſacré pour moi, quand il eſt ſans défenſe.
(*à part.*)
Tout mon cœur s'eſt troublé.

LE CZAR.

Non, pourſuis ton deſſein :
Sois mon ami, te dis-je, ou ſois mon aſſaſſin.

AMILKA, (*avec un déſordre extrême.*)

Ton ami.

LE CZAR, (*avec tranſport.*)

Je triomphe ; & mon ame aggrandie,
En ſubjuguant ton cœur, croit dompter la Ruſſie.

AMILKA.

Je n'ai pu réſiſter à tant de fermeté.
Un invincible attrait force ma volonté.
Je tombe à tes genoux.



SCENE VII.

LE CZAR, AMILKA, HOLSTEIN.

HOLSTEIN.

VOTRE Garde inquiéte
Veut pénétrer, Seigneur, votre auguste retraite.

LE CZAR.

Qu'on entre.

SCENE VIII.

LE CZAR, AMILKA, HOLSTEIN, MENZIKOFF, AMÉTIS.

MENZIKOFF.

EST-IL bien vrai ? quel présage flateur !

AMÉTIS.

Ciel! ... Amilka, mon Père, aux pieds de l'Empereur!

AMILKA.

Vous voyez ce que peut l'ascendant d'un grand homme.
(*à Menzikoff.*)
Pour mon gendre aujourd'hui tout veut que je te nomme.
Je rougis des excès où j'ai pu t'entraîner;
Mais de ton Empereur apprends à pardonner.

FIN.



FRAGMENS

D'UNE TRAGÉDIE

D'ALCESTE.

FRAGMENS

D'UNE TRAGÉDIE

D'ALCESTE.

Je m'étois exercé, il y a neuf ou dix ans, ſur ce Sujet, le plus pathétique qu'on pût traiter, s'il préſentoit un dénoûment. En reliſant ma Piéce, j'en ai extrait quelques morceaux que je vais mettre ſous les yeux du Public, plutôt comme une imitation du Grec, que comme mon propre ouvrage. *Racine* avoit, dit-on, fait le plan des trois premiers Actes d'*Alceſte :* juſqu'au quatriéme, il laiſſoit ignorer à *Admète* le dévouement de ſon épouſe. J'ai imité cette adroite ſuſpenſion, ſans laquelle il eût été impoſſible de trouver matière à cinq Actes. Au lieu d'un fils qu'*Euripide* donne à *Admète*, je lui ai donné une fille, dont je rends *Hercule* amoureux. Cette froide épiſode diſparoîtroit, ſi j'avois à recommencer cette Tragédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Hercule, après avoir satisfait aux ordres d'*Euristhée*, revient à *Phère*, pour chercher dans l'Amour la récompense de ses travaux ; il interroge *Admète* sur la désolation répandue dans le Palais, & le deuil qui se peint sur tous les visages. Voici comment *Admète* lui en explique les motifs :

Rappellez-vous ces temps où le Père du Jour,
Exilé de l'Olimpe, embellissoit ma Cour,
Lorsqu'à tous mes Sujets, qui lui fondoient un Temple,
Du respect pour les Rois un Dieu donnoit l'exemple.
Il sembloit, que ne peut le commerce des Dieux?
Qu'Apollon dans ma Cour eût transporté les Cieux.
Je recueillois en paix les fruits de sa présence :
Ses bienfaisantes mains soutenoient ma puissance.
Il disparut, hélas! & ma gloire avec lui;
Je perdis mon bonheur, en perdant mon appui.
J'étois près d'expirer : un oracle funeste
Des jours qu'il me conserve empoisonne le reste.
Écoutez quelle fut la Loi du Dieu des Morts.
» Admète va péri & touche aux sombres bords;

» Mais aux vœux des Mortels Lachesis peut le rendre,
» Si quelqu'un à sa place au tombeau veut descendre.
Eh! voudrois-je à ce prix éluder mon trépas?
A cette affreuse loi mon cœur ne souscrit pas.
Craignant la piété d'Alceste & de sa Fille,
Par un serment sacré j'ai lié ma Famille:
J'abjure d'Apollon le barbare bienfait,
Et tremble pour les jours de mon dernier Sujet:
Mais nul ne s'est offert; & du sort qui l'opprime,
Adméte seul au moins va mourir la victime.

HERCULE.

Non, vous ne mourrez point.

ADMÉTE.

Où portez-vous vos vœux?
Sçachez que le destin est le maître des Dieux.

HERCULE.

Et moi je suis leur fils: dans ma fureur extrême,
J'irai vous arracher des bras de la mort même.

ADMÉTE.

Quoi! mon Ami veut-il m'accabler à son tour?

HERCULE.

Le Ciel, pour vous sauver, m'améne en votre Cour.
Moi! de votre bucher témoin lâche & tranquile;
Je croirois l'honorer par ma douleur stérile!
Mes jours sont consacrés aux travaux, aux revers:
Je ne suis point à moi, je suis à l'Univers;

Et périssent tous ceux dont l'amitié commune
Abandonne un Héros, que trahit la Fortune.
. . . .

SCENE III.

ADMÉTE, EUMÉLIE Fille d'ADMÉTE.

EUMÉLIE.

DANS le Temple des Dieux, au pied de leurs autels,
J'implorois en secret ces Maîtres des Mortels.
. . . .
En proie à la douleur qui me poursuit sans cesse,
J'épanchois à leurs yeux ma crainte & ma tendresse.
Je leur criois : » Daignez, daignez sécher mes pleurs,
» Recevoir mon encens & finir mes malheurs.
» Je suis prête ; frappez, tranchez mes destinées ;
» Mais d'un Père chéri prolongez les années.
Oui, malgré le serment inhumain, odieux,
Dont vous avez voulu m'enchaîner devant eux ;
A vos ordres rebelle, & saintement parjure,
Tout mon cœur s'immoloit aux droits de la Nature :
Lorsqu'un bruit effrayant, sorti du sein des Morts,
Me glace d'épouvante, & suspend mes transports.
La foudre avec éclat sur ma tête étincelle ;
Le jour fuit, l'Autel tremble, & le Temple chancelle.
Une voix formidable, en ces affreux momens,

Porte jusques à moi ces funèbres accens :
» Sors de ce Temple ; en vain tu veux sauver Adméte ;
» Un autre à chaque instant subit la loi pour lui ;
» L'Oracle est accompli, la mort est satisfaite ;
» Et la victime enfin se déclare aujourd'hui.
A ces mots, je ne sçais quelle joie inconnue
A rassuré soudain votre Fille éperdue.
J'ai couru, j'ai volé, sans guide, sans soutien :
Mon Père étoit sauvé ; je ne craignois plus rien ;
Trop heureuse, Seigneur, dans l'excès de mon zéle,
De vous en apporter la premiere nouvelle !
Votre prospérité va reprendre son cours :
Je reconnois les Dieux ; ils protégent vos jours.

ADMÉTE.

Ma Fille, que ta joie est chère à ma tendresse !
Mais un trouble secret m'agite & m'intéresse.
Ainsi, c'en est donc fait ; l'Arrêt est prononcé ;
Et je ne puis sçavoir quel sang sera versé.
Les Dieux, dans le conseil de leur vaste prudence,
Sous leurs bienfaits souvent ont caché leur vengeance.
J'aime tous mes Sujets ; s'ils m'ont juré leur foi,
Leur vie est en dépôt dans les mains de leur Roi.
Voudrois-je, enseveli dans un calme coupable,
Laisser répandre un sang dont je suis responsable ?



ACTE II.

(*ALCESTE écarte ses femmes.*)

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, (*seule.*)

QUE mes derniers momens sont remplis d'amertume !
Une affreuse langueur par degrés me consume :
Ma vie à chaque instant semble s'évanouir.
Cache tes pleurs, Alceste ; ils pourroient te trahir :
J'ai pu jusqu'à présent les dévorer sans cesse,
Et d'un époux que j'aime abuser la tendresse :
Je sçus avec courage enfreindre le serment
Qu'a prononcé ma bouche & que mon cœur dément.
O Ciel ! qui me conduis, achéve ton ouvrage ;
Et sur les yeux d'Adméte épaissis le nuage :
Trompe encor sa douleur ; je te remets ce soin :
Écarte du bucher un si tendre témoin.
Un instant & je meurs... Iolcos ma Patrie,
Trône, grandeurs, amour, doux charmes de ma vie,
Déja vous méchappez, tout me quitte & me fuit :
Je tombe, je me perds dans une immense nuit.
Palais qui vas bientôt devenir solitaire,
Toi, de mes premiers feux sacré dépositaire,
Peut-être dans tes murs tu verras quelque jour
Une autre épouse, hélas ! y régner à son tour.

Qu'à sa tendresse au moins je serve de modèle !
Qu'elle soit plus heureuse & soit aussi fidèle !
Vous que j'ai tant aimés, ô mes tristes enfans !
Il faut donc renoncer à vos embrassemens ?
Qui vous rendra jamais les soins de votre Mère ?
Sans doute je vous laisse un appui dans un Père ;
Mais chargé de devoirs, entouré de liens,
Ses yeux seront toujours plus distraits que les miens.

. . . .

Alceste, aimes-tu mieux que ton époux périsse ?
Qui remplit son devoir, fait-il un sacrifice ?
L'habitude à la Terre attache nos desirs ;
Mais la tombe engloutit nos maux & nos plaisirs.

. . . .

SCENE III.

ALCESTE, EUMÉLIE.

EUMÉLIE.

Je vous cherchois, Madame, & je viens avec vous
Rendre graces au Ciel en des instans si doux.
Il enléve au trépas votre époux & mon Père :
Je viens m'en applaudir dans les bras de ma Mère ;
Daignez me les ouvrir ; daignez en ces instans
Approuver des transports renfermés si longtemps ;

Si vous ſçaviez, Madame, avec quels cris de joie
Phère a revu le Roi que le Ciel lui renvoie!
Avec quelle allégreſſe & quel raviſſement
De l'heureux ſacrifice on attend le moment!
A dreſſer le bucher comme chacun s'empreſſe!
Comme tous vos Sujets ſignalent leur tendreſſe;
Je vous verrois ſoudain ſortir de ce Palais,
Et donner ce ſpectacle à vos yeux ſatisfaits.
Mais quoi! quelle triſteſſe en vos regards eſt peinte?

ALCESTE, (*à part.*)

Que lui dirai-je? ô Ciel!

EUMÉLIE.

Vous me glacez de crainte.

Comment?

ALCESTE.

Ma Fille...

EUMÉLIE.

Eh bien?

ALCESTE.

L'Oracle a donc parlé?

EUMÉLIE.

Il a rendu le calme à mon cœur déſolé.

ALCESTE.

Tout Phère, dites-vous, fait éclater ſon zéle?

EUMÉLIE.

Sa joie & ſes tranſports ſont d'un Peuple fidéle.

ALCESTE.

ALCESTE.

Ainſi ce jour eſt mis au rang des jours heureux ?
Le ſacrifice approche ?...

EUMÉLIE.

Il va combler nos vœux.

ALCESTE.

On dreſſe le bucher ?

EUMÉLIE.

Ce ſoin eſt légitime.

ALCESTE.

Et l'on ignore encor le nom de la Victime ?

EUMÉLIE, (*ſe jettant dans les bras de ſa mère.*)

Ma Mère !...

ALCESTE.

Va, crois-moi, nulle dans ce moment,
Plus que moi ne prend part à cet événement :
Mais comme je connois les diſgraces ſoudaines,
Qui des plus grands plaiſirs nous font ſouvent des peines ;
Je crains de triompher....

. . . .

EUMÉLIE.

. . . .

Ah ! j'interpréte enfin la douleur qui vous preſſe ;
Et ſans doute elle vient d'un excès de tendreſſe :

Vous ne pouvez souffrir qu'un autre, malgré vous,
Vous ravisse l'honneur de sauver votre époux.
O nobles sentimens! Je reconnois ma Mère.
Sermens trop rigoureux où nous força mon Père!

ALCESTE.

Que tu pénétres bien dans le fond de mon cœur?
Sans doute il fut jaloux d'un si sublime honneur;
Mais ce serment, contraire au zéle qui t'anime,
Parle, n'auroit-on pu le violer sans crime?
Se peut-il qu'un seul mot, qu'on prononce aux Autels,
Devienne un nœud sacré pour les foibles Mortels?

. . . .

Quoi! notre être à ce point seroit humilié?
Par devoir à l'opprobre il se verroit lié?
Non; le Ciel désavoue une loi formidable
Qui forceroit notre ame à devenir coupable.
La vertu s'affranchit de ce joug odieux:
Elle est indépendante, & n'obéit qu'aux Dieux.

. . . .

EUMÉLIE.

Oui, Madame; & mon cœur... mais Hercule s'avance.

Hercule fait dans cette Scène le récit de la situation d'*Admète*, & du sombre désespoir qui l'agite. L'Acte finit par une une Scène entre *Hercule* & *Eumélie*.

ACTE III.

. . . .

SCENE III.

ALCESTE, EUMÉLIE.

(*à part.*) (*à Eumélie.*)

. . . . JE tremble. Eh bien! que fait Admète?

EUMÉLIE.

Madame, par quel charme avez-vous sçu calmer
Cette sombre fureur prête à le consumer?
Sans doute votre voix, puisqu'elle a tant d'empire,
Est l'organe sacré d'un Dieu qui vous inspire.
Mais d'où naissoit enfin ce ténébreux ennui?
Seule vous lui parliez; je n'ai rien sçu de lui.
Madame, est-ce un secret que je ne puisse apprendre?

ALCESTE.

Tu l'apprendras trop tôt...

EUMÉLIE.

Dieux! que viens-je d'entendre?
Vous m'en avez trop dit. Je tombe à vos genoux.
Si vous m'aimez encor, de grace expliquez-vous.
Tu l'apprendras trop tôt... Ces derniers mots, Madame,
Ont porté la terreur jusqu'au fond de mon ame.
Comment les expliquer? des présages confus

Viennent s'offrir en foule à mes sens éperdus.

. . . .

Par ces titres si doux & de Fille & de Mère,
Au nom du nœud sacré qui vous lie à mon Père,
Parlez ; quand je devrois mourir de mes douleurs,
Ne me refusez pas l'aveu de vos malheurs.

ALCESTE.

Ah ! force-moi plutôt de garder le silence ;
Au lieu de l'ébranler, affermis ma constance :
Réprime les ardeurs de ton zéle indiscret ;
Et crains de m'arracher un funeste secret.

EUMÉLIE.

Non ; je ne puis rester dans cette incertitude :
Pour mes sens désolés cette épreuve est trop rude ;
Et, si vous prolongez un silence odieux,
Sans doute j'ai cessé d'être chère à vos yeux.
Est-ce ainsi que j'ai part à votre confiance ?
Ah ! Madame, ai-je donc mérité cette offense ?
Quel crime ai-je commis ? vous connoissez mon cœur.
Votre seule amitié fit toujours mon bonheur.
Pourquoi donc m'envier la preuve la plus chère
Que je puisse obtenir de l'amour d'une Mère ?
Vous pleurez ! . . .

ALCESTE.

Pour ses jours ta Mère ne craint rien.
Contente de mon sort, je pleure sur le tien.

EUMÉLIE.

Le malheur me regarde ; & vous tremblez encore ?

Et vous me refuſez la grace que j'implore !
Ne craignez rien : mes jours ſeroient-ils menacés ?
Mon Père vit encor, vous vivez, c'eſt aſſez.
Peut-être j'eſpérois une autre deſtinée ;
Mais je verrai la mort, ſans en être étonnée.

ALCESTE.

Toi, mourir ! tes deſtins me ſont trop précieux.
Ton hymen va bientôt t'unir au ſang des Dieux ;
Goûtes-en la douceur, & jouis de ta gloire.
Mon cœur eſt en ſecret charmé de ta victoire.

EUMÉLIE.

Pouvez-vous rappeller, en ce cruel inſtant,
Le fatal ſouvenir du bonheur qui m'attend ?
Du plus ſombre chagrin mon ame enveloppée,
Des fêtes d'un hymen peut-elle être occupée ?
Oui, ſi vous perſiſtez à me cacher mon ſort,
Je fais ſur mon amour un généreux effort :
Toute entière livrée aux ſoins de ma triſteſſe,
Je renonce à l'hymen, j'étouffe ma tendreſſe.
Hercule en vain voudra rappeller mes ſermens,
Votre ſilence rompt tous nos engagemens ;
Et ſi par ce refus j'oſe affliger ſon ame,
Qu'il rejette ſur vous le mépris de ſa flâme.
Excuſez mes tranſports : duſſiez-vous m'en punir,
Dans mon trouble mortel puis-je les retenir ?
Vous voyez votre fille éperdue, égarée,
Qui ne ſe connoît plus, qui meurt déſeſpérée.

ALCESTE, (*dans le plus grand désordre.*)
Jette-toi dans mes bras... Ma Fille!... tu le veux.

EUMÉLIE.
Achevez.....

ALCESTE.
Je frémis : ô sort ! ô jour affreux!

EUMÉLIE.
Ne différez donc plus.

ALCESTE.
Eh bien! ce sacrifice
Qu'on prépare aujourd'hui, crois-tu qu'il s'accompliſſe?

EUMÉLIE.
Sans doute.

ALCESTE.
Et prévois-tu quel Sujet fortuné
Aux flammes du bucher l'Oracle a deſtiné?

EUMÉLIE.
Non; le Ciel pourroit-il être l'auteur d'un crime?

ALCESTE.
Approche-toi, ma Fille : embraſſe la victime.

EUMÉLIE, (*tombant évanouie dans les bras de ſa mère.*)
Je me meurs...

ALCESTE.
Malheureuſe!.......

. . . .

Admète paroît dans ce moment; le ſpectacle de ſa fille mourante, & de ſon épouſe en larmes font renaître tous ſes ſoupçons. Cet Acte finit par une Scène entre *Alceſte* & lui.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHŒDIME.

ALCESTE.

Mon époux eſt inſtruit de mon fatal ſecret.
Où fuir? où me cacher? ma Fille, qu'as-tu fait?
Ciel! comment l'aborder? & de quel front répondre
Au reproche accablant dont il va me confondre?

. . . .

Soleil, Aſtre brillant, témoin de mes beaux jours,
Ceſſe de m'éclairer, cache-toi pour toujours.

PHŒDIME.

Reprenez vos eſprits.

ALCESTE.

La Raiſon m'abandonne:
Des ombres de la mort la douleur m'environne.

(*Elle ſe proſterne à un Autel de Veſta.*)

Secourable Veſta, Déeſſe, entends ma voix:
Je me jette à tes pieds pour la dernière fois.
Je deſcends aux Enfers; prends ſoin de ma famille:
Je remets en tes mains mon époux & ma fille.
Qu'Admète te ſoit cher; je t'implore pour lui:

Veille sur mes enfans; ils ont besoin d'appui.
Ah! Phœdime, aime-les: je reclame ton zéle:
Souviens-toi de leur Mère, en leur restant fidéle...
. . . .

SCENE II.

ALCESTE, EUMÉLIE & PHŒDIME.

EUMÉLIE, (*éperdue.*)

AH, Madame!...

ALCESTE.

Arrêtez: retenez vos reproches;
Et de ma mort au moins respectez les approches.
Je n'ai commis qu'un crime; il me coûte des pleurs:
C'est d'avoir succombé, ma Fille, à vos douleurs.
Votre Père sçait tout. O ma chère Eumélie,
Tu me rends plus cruels les restes de ma vie.
Mais seconde du moins mon courage ébranlé;
Et cache tes soupirs à mon cœur désolé.
Je fais en périssant ce que tu voulois faire:
Je sauve mon époux, & tu sauvois un Père.
Va; mon sort est trop beau; cesse de soupirer;
Tu devrois l'envier, au lieu de le pleurer.

EUMÉLIE.

Je vous l'ai disputé; je volois à ma perte:
Dieux cruels! vous sçavez que je me suis offerte...
(*à Alceste.*)
Mais je vous suis au moins jusques dans les Enfers:
Les

Les chemins aux Mortels en ſont toujours ouverts.
Attachée à vos pas ſur le rivage ſombre,
Par des pleurs éternels j'appaiſerai votre ombre.
Eh ! que ferois-je, hélas ! que ferois-je ſans vous?
Quelle autre main pourroit m'offrir à mon époux?
Quelle autre allumeroit les flambeaux d'hyménée,
Et pareroit de fleurs ma tête infortunée?

ALCESTE.

Ma Fille, laiſſe-moi... Quel entretien cruel!
Que de coups douloureux avant le coup mortel!
On entre; Admète vient. Que ferai-je? Je tremble.
J'éprouve en cet inſtant tous les malheurs enſemble.

SCENE III.

ADMÉTE, ALCESTE, EUMÉLIE, PHŒDIME.

ALCESTE.

O TERRE, engloutis-moi...tout mon cœur a frémi.

ADMÉTE, (*avec un déſeſpoir concentré.*)

Alceſte, il eſt donc vrai? vous m'avez donc trahi?
Inſenſible à mes pleurs, aux ſermens infidelle,
Malgré tous mes efforts, vous me quittez, cruelle!
Vous renoncez au jour, à vos enfans, à moi!...

ALCESTE.

Admète! Eh bien! pardonne: oui; je péris pour toi.

Pardonne, cher époux; épargne ma tendresse :
De mes derniers momens respecte la foiblesse.
Je meurs; je l'ai voulu... mais au moins tu vivras :
L'infortune d'un Peuple eût suivi ton trépas.
Des Princes bienfaisans sois longtemps le modéle.
Le temps peut mettre un terme à ta douleur mortelle.

ADMÉTE.

Oui sans doute le temps en bornera le cours,
Si tu nommes le temps le terme de mes jours.
Ainsi tu vas mourir, tu vas mourir, Alceste.
Je te perds; mais crois-moi, mon désespoir me reste.
Je puis te prévenir.

ALCESTE.

Qu'entends-je? Que dis-tu?
Rappelle ton courage, & songe à ta vertu.
Tu te dois à ton Peuple, aux soins du diadême,
A tes enfans, aux Dieux; tu te dois à toi-même;
Et tu pourrois, jouet de tes sens égarés,
Renoncer par ta mort à ces titres sacrés!
Cher Admète, le Ciel t'a placé sur le Trône,
Pour porter jusqu'au bout le poids de la Couronne:
Quelque dure que soit cette vie à tes yeux,
Tu ne peux la quitter sans le congé des Dieux.
De son sang plus qu'un autre un Monarque est comptable;
Et lorsqu'il le répand, il en est plus coupable.
Je sçais que la Nature & l'hymen ont leurs droits;
Mais qui peut l'emporter sur le devoir des Rois?
Et l'hymen & l'Amour & les plus belles flâmes,

Sans les assujettir, doivent toucher leurs ames:
Ils doivent, mesurant leur force à leurs destins,
L'exemple du courage au reste des humains.

ADMÉTE, (*avec l'emportement de la douleur.*)

J'abjure dans tes bras cette vertu cruelle:
Ah! ce cœur qui t'adore, est malheureux par elle.
En proie aux mouvemens d'un désespoir affreux,
Peut-être en ma douleur offensé-je les Dieux!
Mais ne se sont-ils pas attachés à me nuire?
Leur haine m'eût servi, leur bienfait me déchire.
J'étois près d'expirer: ils conservent mes jours:
. . . .
Pour faire un malheureux, dans leurs fureurs extrêmes,
Ils interrompent l'ordre établi par eux-mêmes;
Et semblent, les cruels! ne prolonger mon sort,
Que pour souiller mes yeux des horreurs de ta mort.

. . . .

ALCESTE.

. . . .

Où suis-je? Sous mes pas l'Enfer mugit & s'ouvre:
L'affreux Nocher des Morts à mes yeux se découvre:
Je le vois; il me presse, il m'appelle à grands cris:
» Qui t'arrête? descends; tout est prêt.... Je frémis;
Phœdime, soutiens-moi: je sens que l'on m'entraîne;
Une Divinité contre moi se déchaîne;
Quel regard effroyable elle a lancé sur nous!
C'est Pluton; oui, c'est lui: le vois-tu, cher époux?

Il vole autour de moi : Que veux-tu, Dieu barbare?
Quelle nuit ! quel rempart à jamais nous sépare ?
Dans quel Monde inconnu commencé-je d'entrer ?
Dieux ! quels Spectres plaintifs viennent me déchirer ?
Je ne vois qu'à travers mille nuages sombres :
La mort, la pâle mort me couvre de ses ombres.
Mes enfans, cher époux, objets de mon amour,
On m'enléve, on m'arrache à la clarté du jour.

. . . .

ADMÉTE.

Ouvre les yeux, Alceste; Alceste, écoute-moi :
Chère épouse, permets que j'expire avec toi.

ALCESTE, (*se soulevant avec effort.*)

Vis; je le veux, Admète, & je te le commande.
Voici tout ce qu'Alceste en mourant te demande :
Aime nos chers enfans, & ne souffre jamais
Qu'on usurpe les droits qu'ils ont dans ce Palais.
Ne va point leur donner une injuste marâtre
Avide de mon sang & du sien idolâtre;
Qui fière, & les traitant peut-être en étrangers,
Exposeroit leurs jours à d'éternels dangers.
De notre dernier fils dirige la jeunesse :
Que ce soin important occupe ta vieillesse.
Des devoirs d'un Sujet retrace-lui la loi :
Ah ! trop tôt les flateurs lui diront qu'il est Roi.
Pour la dernière fois, viens, ma chère Eumélie :
Au plus grand des héros ta Mère te confie ;

Mérite ſon amour. Conſole un Père. Adieu.
Qu'on m'entraîne.

(*Admête & Eumélie ſe précipitent dans les bras d'Alceſte qu'on emporte.*)

Le cinquiéme Acte eſt rempli par la douleur & le déſeſpoir d'*Admète* qu'on retient malgré lui dans ſon Palais. Ses plus jeunes enfans en habit de deuil mettent le comble à ſes regrets par leurs innocentes careſſes : ils lui redemandent leur Mère ; pour toute réponſe, il les preſſe dans ſes bras & les baigne de ſes larmes. *Hercule* eſt au bucher : il ſemble défier la mort & les deſtins. Le tonnerre gronde. A travers la foudre & les éclairs, une voix ſe fait entendre ; c'eſt celle du Maître des Dieux, qui, en faveur de ſon fils, accorde la vie à *Alceſte. Hercule* la raméne couverte d'un voile dans le Palais de ſon époux. Elle y jouit de l'accablement d'*Admète*, & s'applaudit en quelque ſorte des pleurs qu'elle fait répandre & qu'elle vient eſſuyer. Dans le moment qu'il va ſe plonger un poignard dans le ſein, elle s'élance vers lui, ſe découvre à ſes yeux, & lui arrête la main.

Il croit d'abord que c'eſt une illuſion, que l'ombre de ſon épouſe vient errer autour de lui. *Hercule* le raſſure, & l'inſtruit de la faveur de *Jupiter.*

Voilà le dénoûment le moins fabuleux que j'aye pu imaginer ; & peut-être feroit-il quelque effet dans l'exécution : il m'a diſpenſé de mettre *Hercule* aux priſes avec la mort, ce qui ſeroit dans nos mœurs une abſurdité intolérable.

Si l'Extrait de cette Tragédie ne déplaît pas, je raſſemblerai tous ces membres épars ; & je tâcherai d'en former un tout que l'on puiſſe regarder comme une imitation ſuivie de l'*Alceſte d'Euripide.*



DISCOURS
DU SCYTHE
A ALEXANDRE,
IMITÉ DE QUINTE-CURCE.

Si, changeant pour toi ſeul les loix de la Nature,
Les Dieux à ton orgueil égaloient ta ſtature,
On te verroit toucher, dans ton délire ardent,
L'Orient d'une main; de l'autre, l'Occident;
Et tu voudrois encore envahir l'hémiſphère
Qu'en s'éclipſant pour nous l'Aſtre du Jour éclaire;
La Terre de ton poids ſe ſentiroit preſſer.
Tu n'occupes qu'un point, & veux tout embraſſer!
Tu promènes la Mort, au gré de ta furie,
De l'Aſie en Europe & d'Europe en Aſie.
Sur les débris fumans du Monde ſaccagé,
Vainqueur du genre humain, à tes pieds égorgé,
Aux forêts, aux frimats tu porterois la guerre:
Tu chercherois le tigre au fond de ſon repaire;
Les fleuves, les torrens ne pourroient t'arrêter,
Et ton cœur ſeul enfin reſteroit à dompter.
Tremble; le plus haut chêne eſt près de ſa ruine:
Planté depuis un ſiécle, un jour le déracine.

Insensé le Mortel, dont le regard séduit
Ne mesure point l'arbre & n'en voit que le fruit!
Prends garde, en y montant, que la branche infidelle,
Se brisant dans tes mains, ne t'entraîne avec elle.
Rien n'est, dans l'Univers, exempt des coups du sort:
Le plus foible a souvent renversé le plus fort.
Il n'est point de métaux que la rouille respecte.
Le Lion peut servir de pâture à l'Insecte.
Qu'avons-nous de commun? laisse-nous t'ignorer.
Jamais dans ton Pays nous a-t-on vûs entrer?
Nous ne voulons donner, ni recevoir des chaînes.
Une coupe, des socs, sont nos biens dans ces plaines;
Nous présentons la coupe aux Dieux de nos forêts,
Le soc pour nos amis fait jaunir nos guérets;
La fleche nous défend: son atteinte subite
Frappant nos ennemis, ensanglante leur fuite.
Ainsi le Méde altier sentit notre courroux,
Ainsi le Sirien expira sous nos coups:
Nous renversions ainsi leurs troupes fugitives;
Et le Nil étonné nous vit couvrir ses rives.
Mais toi, qui des brigands t'oses nommer l'effroi,
Demande à l'Univers, qui d'eux l'est plus que toi?
Le Lydien te sert: la fière Bactriane
A fléchi sous le joug dont gémit Ecbatane;
Et tes avares mains, déchaînant les fléaux,
S'étendent jusqu'à nous, pour ravir nos troupeaux!
Que fais-tu, Malheureux? quelle soif te dévore?
Un fleuve d'or l'abbreuve, & la r'allume encore.

Sans

Sans jouir des trésors dispersés sous tes pas,
Ton cœur est tourmenté par ceux que tu n'as pas.
Tu sembles t'appauvrir en dévastant la Terre:
La victoire est pour toi le signal de la guerre.
Passe le Tanaïs ; tu sçauras à l'instant
Jusqu'où de ce côté notre empire s'étend.
De ton avidité nous n'avons rien à craindre.
Tu peux nous ravir tout ; mais non pas nous atteindre.
Rien n'arrête nos pas: rien n'énerve nos corps ;
La sage tempérance affermit leurs ressorts ;
Et s'il faut contre toi chercher un autre asyle,
Va, notre pauvreté sera bien plus agile
Que ta superbe armée & ce pesant ramas
Qui traîne la dépouille & l'or de cent Etats.
Mais la fuite est pour nous un chemin à l'audace :
Tu nous croiras bien loin ; nous serons sur ta trace.
Oui, jusques dans ton camp nous lancerons des feux ;
Si le Scythe sçait fuir, il poursuit encor mieux.
Le Grec, enorgueilli de ses grandeurs serviles,
Compare avec dédain nos déserts & ses Villes :
Qu'il garde son éclat, ses plaisirs corrupteurs :
Dans la simplicité nous mettons nos grandeurs.
Toi, connois la Fortune ; inconstante & frivole,
Lorsqu'on croit la tenir, elle échappe & s'envole.
Tu veux passer pour Dieu ! sois donc le bienfaiteur,
Sois l'appui des Mortels, non leur persécuteur.
Homme, remplis ce titre, &, quittant tes chimères,
Cesse de te baigner dans le sang de tes frères.

Ne nous regarde point comme un Peuple soumis ;
Traite-nous en égaux, nous serons tes amis.
Laisse-nous à défendre & l'Europe & l'Asie.
Que ton propre intérêt soit le nœud qui nous lie.
Nous ne te proposons que nos cœurs pour garans,
Nos vertus pour traités, & nos mœurs pour sermens.

FIN.





